

***CARNETS* DU DEHORS**
Dialogues avec des objets naturels



CARNETS DU DEHORS

Dialogues avec des objets naturels

Justine Andrieu
sous la direction de Cédric de Veigy
ENSCI les Ateliers 2011

SOMMAIRE

9 - 11

L'Enfant Sauvage

13 - 18

Introduction, où la question des conditions actuelles d'un dialogue avec le dehors est posée

21 - 25

Le Renard Parle

27 - 36

1 • LA PLAINE, où une interface empirique permettant le dialogue avec la nature est analysée

39 - 42

Les Habitants Muets

45 - 60

2 • LES JARDINS, où l'histoire d'un espace de monologue avec la nature est racontée

63 - 65

Vous Fleurissez, Nous Rougissons

67 - 75

3 • UN BOUQUET, où les liaisons organiques entre l'homme et la nature sont exposées

77 - 83

La Main Verte

85 - 99

4 • DU BALCON, où des pratiques favorisant le dialogue entre la nature et la ville sont observées

101 - 104

Le Temps de Demain

107 - 111

Conclusion, où il est proposé l'hypothèse d'un dialogue retrouvé entre le dehors et le dedans

113 - 153

Annexes, où des graines d'idées, un terrain fertile et des nutriments sont mis à disposition du lecteur pour explorer à son tour sa relation au dehors

115 - 122

Miscellanées du dehors

123 - 144

Inventaires parisiens

145 - 147

Lexique

148 - 153

Bibliographie

155

Remerciements



L'enfant sauvage
INTRODUCTION

où la question des conditions actuelles
d'un dialogue avec le dehors est posée

L'enfant sauvage

Amrad me parle. Comme s'il s'adressait avant tout à lui-même, ses mots rebondissent et lui donnent contenance.

Il s'est assis sur les marches.

Il rompt une feuille d'Aloe Vera que je presse sur mes pieds brûlés par le frottement de mes sandales.

Son corps et l'île Tioman ne font qu'un.

Il est chez lui dedans comme dehors. Ce matin, en appui sur ses pieds, ses bras enlaçant le tronc, il est allé cueillir une noix de coco au sommet d'un palmier.

Je le regarde, il est agile.

Il m'explique qu'Allah guide son esprit, que sans Allah, il serait trop libre. Il serait égoïste.

Sa croyance est son garde-fou, les lois du Coran lui permettent, paradoxalement, d'échapper à la tradition. Grâce à l'Islam seulement, il se permet d'être l'enfant sauvage.

Sur la photographie, je suis assise avec ma cousine dans l'ornière d'un chemin du Finistère Nord. Comme s'il s'agissait d'un *MisterFrizz*, nous aspirons le jus sucré des fleurs en boules violettes qui apparaissent là-bas à la fin de l'été. La colline qui surplombe la baie était notre fief ; nous connaissions les buissons de mûres toujours garnis, les rares chemins secs, les coins abrités du vent et les endroits où manger une tartine de confiture sans attirer les guêpes. Dans un creux de la digue, nous avons découvert une grotte où nous nous retrouvions chaque année. Assez menues pour nous glisser dans le vide laissé par l'empilement des blocs de granit, nous étions les seules à avoir accès à *La Salle*. Deux rochers creusés par la mer faisaient office de chaises longues. Sous les algues séchées, nous entreposions nos galets favoris, des coquillages, quelques fleurs violettes en réserve, une brioche pour le goûter et des feutres. Là-bas, nous adoptions un ton de voix particulier. Cette sonorité appartenait au lieu. Nous incarnions des personnages. Nous adorions, à proprement parler, ces rochers.

Pendant l'année scolaire, j'avais inventé une histoire dont les éléments clefs se cachaient entre mon école et le square que nous fréquentions avec Luce et Nour. J'avais élaboré un scénario à partir des signes que nous avions pu trouver sur notre parcours quotidien. ABUIRL était un homme dangereux dont nous seules, par le hasard de notre géographie, avions détecté la présence et l'identité. Nous avons déchiffré son prénom en interprétant des phénomènes étranges dans un A-rbre auquel était accroché un sac plastique et dans un BUI-sson curieusement troué en son centre, puis dans un R-éverbère éteint sur le chemin du retour de l'école et enfin dans le L-ierre tacheté qui enlaçait le portail de l'école. Pour palier à l'ennui et à la répétition de la routine école-square-école, nous augmentions le réel par des histoires.

Plutôt que d'aller éprouver mon corps dans les jeux, plutôt que de tester mes limites, de tomber, d'aller le plus haut possible sur la balançoire, je mettais à épreuve mon environnement. Les éléments qui m'entouraient ont toujours été pour moi un outil, un moyen, une matière. Ce qui était déjà là devenait le support, par collage, par extrapolation, d'une fiction. J'imaginai des histoires terribles, tragiques et cathartiques. Aujourd'hui encore, quand je suis à court d'idées, je feuillette un catalogue, je vais voir une exposition, je me perds entre les rayons du BHV. Mes idées naissent dehors, dans les interstices, dans les projections que je fais sur les éléments que je croise, sur les situations dans lesquelles je me trouve. J'interagis en inventant des dialogues avec elles, en les détournant, en les rêvant différentes, meilleures.

Je n'aimais pas peindre. Je dessinais avec la peur de voir surgir sur le papier blanc la preuve défi-

nitive, ineffaçable, de ma présence maladroite, de mon incapacité à faire une avec le moi du dehors. En grandissant pourtant, j'ai aimé les cours de nu où j'ai appris à faire confiance à mon corps pour prendre les devants, pour animer la feuille. Regarder avec les mains, accepter d'ignorer, aller au-devant de ce que je ne sais pas. Cette découverte de la translation du moi-du-dedans au moi-du-dehors me permet d'avoir une meilleure conscience de ma manière d'être au monde. Dès lors, je cherche les conditions qui permettent d'être en adéquation avec le dehors, les situations ainsi que les médias qui favorisent un échange entre intérieur et extérieur.

La nature que je fréquente pendant mes grandes vacances m'apparaît comme un milieu particulièrement propice à l'interaction entre mon imaginaire, mon corps et le réel. Comme les romantiques, enfant, je vois dans la nature le miroir de mes sentiments, et les collines comme la preuve de l'infinité des possibles. Il me semble pourtant que cette relation itérative et projective est liée à l'enfance et j'ai du mal à la retrouver depuis. Même lorsque que je quitte la ville et me confronte à des espaces végétaux que je ne connais pas, en Afrique, en Pologne, puis à Paris voire chez moi, je me trouve souvent démunie. Les expériences de mon enfance demandaient du temps, de l'ennui, de l'espace à l'imaginaire. Le dessin demande lui aussi une forme d'attention et un certain laisser-aller.

Aujourd'hui, j'ai du mal à être simplement là où je suis et il me semble que pour retrouver une relation fluide avec le dehors, il me faut des intermédiaires. Je regarde alors autour de moi pour savoir qui d'autre a besoin d'objectiver sa relation au réel. Qui a eu aussi besoin de construire des lieux comme la grotte de la di-

gue, des objets ou des histoires comme celle d'Abuirl? Dans mes voyages ou mes escapades en dehors de la ville, je cherche de lieu en lieu des situations où des intermédiaires favorisent l'expérience du dehors. Quels sont les intermédiaires? Comment fonctionnent-ils? Quelle type d'expérience rendent-ils possible? Et enfin, quelles en sont les conséquences pour moi et l'environnement en question? Je me pose la question de savoir comment, aujourd'hui, objectiver un rapport au monde pour le comprendre sans le détruire ou l'altérer définitivement.

Trouver un dehors où écrire mon mémoire. Où pensez-vous, où écrivez-vous, où lisez-vous, ai-je envie de demander. Moi, j'enfourche mon vélo et j'échappe à ma routine. Le Jardin des Plantes m'arrête, je m'installe sur un banc. Il y a ici un café où je ne reconnais personne et étale mes papiers. Je m'accroupis derrière un rayon de bibliothèque et me plonge dans une image. Au milieu de la nuit, chez les L., je regarde un film de Tarkovski. Je me perds dans la ville. En bus, puis en bateau. Je marche, je nage. On dirait que je pars mais pourtant c'est l'inverse. J'écris, je trouve et je cherche. Je sors. Moi qui aime tant les situations, les signes et les histoires, pour suivre le chemin de ma pensée, j'ai besoin d'un environnement sans référence. Délestée, desaturée, en terrain étranger, je me concentre.

La démarche de ce mémoire se situe parfois dedans, parfois dehors, ici et là-bas, et explore à travers des actes du quotidien, certaines des conditions de l'accord frontalier qui lient nature et culture. Des textes spontanés - écrits dedans mais ressentis dehors - et des textes réflexifs - basés sur des idées glanées dehors en lien avec mon ressenti intérieur - permettent de voyager à l'interface des deux milieux en question.

L'idée du dehors que j'explore à travers ce mémoire, mêle paysage et nature, ville et campagne, elle représente pour moi ce milieu vivant extérieur à l'homme mais en même temps nécessairement connexe et contextuel. Le dehors détient-il des réponses au dedans ? Comment l'appréhender ? Avons-nous encore besoin de la nature ? Jusqu'où est-elle le produit de notre culture ? La culture serait-elle devenue notre seule nature ? Peut-on sortir d'un regard essentiellement esthétique sur la nature et le paysage pour aboutir à un regard plus intime, plus consenti, plus cultivé ? Est-ce la nécessité ou la curiosité qui modifie notre relation au territoire ? Qu'est-ce que cela implique en terme de démarche de design ?

Au cours de mes voyages et de mes pérégrinations à l'extérieur, de mes lectures et de mes rencontres, je cherche à identifier ce que l'on peut entendre par *nature, naturel, sauvage, paysage, milieu* ou *environnement* afin de mieux, en retour, comprendre le rôle et le sens de leurs interactions avec l'homme urbain et le parisien en particulier. À l'échelle d'une culture, d'une pratique, d'un geste et enfin, de ma démarche, je me promène et me questionne sur les objets que je rencontre. Une table de divination au Mali m'interroge sur le dialogue avec la nature dans une société animiste; des nains de jardin, aperçus en Pologne, me plongent dans la problématique du jardin comme projection culturelle de la nature et me font entrevoir une ambivalence entre dialogue et monologue. Puis mon champ d'observation se resserre sur des objets plus proches : un bouquet de fleurs me rappelle la relation organique et culturelle qui nous attache à certains fragments de nature. Enfin, je m'interroge sur ma pratique de jardinière parisienne qui témoigne de ma recherche quo-

tidienne, parfois candide, d'une réciprocité retrouvée avec la nature.

À travers ce mémoire, je cherche des territoires, des objets et des expériences où puiser les formes nouvelles d'un accord entre nature et nature humaine. Je cherche à identifier les intermédiaires qui rendent possible une réciprocité entre le dehors et l'humain, pour, au-delà de la fiction, habiter plus harmonieusement le monde. En dehors du sujet, ce mémoire est aussi l'occasion de retranscrire l'évolution de ma démarche d'investigation, de la projection à l'expérimentation, du global au local, par recoupements successifs entre mon ressenti et la pensée de ceux dont les travaux et les usages croisent mon parcours.



1

Le Renard Parle **LA PLAINE**

où une interface empirique permettant
le dialogue avec la nature est analysée

Le Renard Parle

Sangha, Mali, Jour 3

Les ombres du soleil de midi dessinent une cartographie précise sur le sol monochrome du plateau de Sangha. C'est un paysage entièrement ocre et noir que nous traversons à tâtons. L'air est dense, on pourrait presque le mâcher.

Ici, il faut quitter le chemin que semble tracer l'alignement minéral. La Table du Renard Parle s'étend devant nous, elle court jusqu'au bord de la falaise et semble se jeter dans le vide. Un champ de bâtonnets de mil, enterrés verticalement dans le sable, quadrille la zone de manière systématique. Amadou nous explique que chaque soir un sorcier de Banani vient dresser la grille et poser une question à Yurugu, le dieu Renard. Chaque matin, il revient lire la réponse à sa question dans le désordre causé par le passage des canidés.

Jour 8

L'air est salé, le vent bat dans mes oreilles, mes pieds s'enfoncent dans le sable. Je crie.

Luce rêve. Comme chaque matin depuis une semaine, elle nous raconte son rêve de l'île. Sur

le chemin de l'école, elle en parle au Hogon, le doyen du village. Il lui sourit de sa bouche édentée et son visage ridé s'ouvre : il lui promet d'en faire déchiffrer le message pour le lendemain.

Jour 9

Aujourd'hui, la doyenne du village est morte, le rêve de Luce, la petite femme blanche, l'avait annoncé et les renards l'avaient confirmé.

Luce rêve qu'elle flotte.

Jour 17

Nous repassons devant la grille divinatoire qui se dresse à l'écart des gros galets polis par le vent, sur un terrain sableux où des ascenseurs poudreux s'élèvent gracieusement du sol. Comme une provocation au monde fluide de la plaine, la table du Renard Parle appelle au désordre. Dynamique, elle doit être reconstruite chaque jour. À l'opposé de la mosquée immarcescible où les fidèles se prosternent en silence, la grille divinatoire instaure un dialogue concret avec le divin. Elle donne la parole aux villageois, aux Anciens et aux animaux, elle est la preuve tangible du lien intemporel et fondamental entre les éléments qui constituent le plateau.

Jour 18

La table n'est pas le seul lieu sacré des Dogons, le paysage entier porte la marque du respect du lien qui l'unit aux hommes. Certaines pierres, quelques arbres et des bâtisses sont enduites de lait de mil. Ici, il faut éviter de passer, ce serait manquer de respect à la divinité du Chemin. Le sentier qui relie la maison d'Amadou à la Toguna de Banani est particulièrement dense en lieux sacrés. Nous sommes à l'affût d'un signe, en franchissant la barrière invisible d'un sanctuaire, nous pourrions attirer le malheur sur toute la communauté. Seul un Dogon natif peut traverser le plateau sans regarder à chaque instant où il pose les pieds.

Jour 28

Pas de séparation entre le minéral, le végétal, l'animal et l'humain à Sangha. Les quatre sont liés par des rituels et des espaces au quotidien. Chacun dans sa journée fait face à cette idée.

Ici, le sol est jonché de déchets. Sous un baobab majestueux est installée une famille de canettes de CocaCola rouillées ; elles côtoient des papiers gras froissés qui ont contenu des beignets d'oignons. Ici, toutes les choses vivantes et toutes les choses inertes cohabitent, pas de coupures, pas de hiérarchie. Pas de décheteries, pas de récolte de poubelles non plus.

« En somme, même intégré dans la nature, Sigma vivrait dans un monde de signes. Ces signes ne sont pas des phénomènes naturels : les phénomènes naturels, en soi, ne communiquent rien. Ils ne parlent à Sigma que dans la mesure où toute une tradition rurale lui a enseigné à les lire. Sigma vit donc dans un monde de signes non parce qu'il vit dans la nature parce que, alors même qu'il est seul, il vit en société : cette société rurale ne serait pas constituée et n'aurait pas survécu si elle n'avait pas élaboré ses propres codes d'interprétation des données naturelles (qui deviennent des données culturelles). »

Umberto Eco ¹

Mon attirance pour l'Afrique remonte à mon enfance. Au coin du feu, dans la maison bretonne de ma grand-mère, mon oncle me raconte ses voyages des années 70 en Guinée. Ses aventures où se mêlent solutions pratiques et sorcellerie marquent mon imaginaire. Je me plonge dans les récits de rites initiatiques d'Amadou Hampaté Bâ. Je voudrais moi aussi me mettre à l'épreuve, rencontrer ce continent qui adore la terre et le feu, divinise l'eau et prête aux vivants des pouvoirs magiques.

Le premier séjour que je fais au Pays Dogon me marque particulièrement. La table du Renard Parle devant laquelle je passe deux fois par jour et

1 • *Le Signe*, Umberto Eco, Editions Labor, Bruxelles, 1988, p. 18

dont j'entends parler souvent, s'apparente aux lieux de rituels dont j'ai lu des récits. Elle m'apparaît alors comme insignifiante ou plutôt inutile, je n'y accorde pas de crédibilité ; pour moi, elle fait partie des réminiscences poussiéreuses de la cosmogonie ancestrale. Je préfère discuter des problèmes du quotidien du village et me moque de la superstition des habitants. Lorsqu'un jour, le vieux Hogon de Sangha propose à Luce de déchiffrer le sens de son rêve de l'île, je suis très dubitative. Pourtant, le lendemain, lorsque la prédiction issue de l'interprétation de son rêve se confirme et que la doyenne du village perd la vie au cours de la journée, je me mets à porter une plus grande attention à la grille divinatoire. Fabriquée avec les tiges sèches de la récolte de mil, placée dans un endroit traditionnellement fréquenté par les canidés, reconstruite chaque jour, cette table parle d'une relation particulière à la nature. Quelque chose dans la manière dont les habitants envisagent leur société à travers leur relation au territoire fait écho à ma propre expérience.

A mon retour, je cherche à comprendre ce que j'ai ressenti. Je lis *Le Dieu d'Eau* de Marcel Griaule qui le premier, dans les années 40, a recueilli les mythes fondateurs de la cosmogonie dogon dans des entretiens avec Ôtogomméli, un des Anciens du village². Le musée du Quai Branly propose cette année une exposition de la collection dogon³ dont les pièces proviennent en grande partie du Musée d'Ethnographie du Trocadéro qui avait exposé en 1904, les premiers objets rapportés du Mali⁴. Je me dis que je vais, sinon trouver des explications à ma fascination pour la Table du Renard Parle, au moins retrouver le sentiment d'excitation qui m'avait traversé là-bas. Des statues, figurines et masques rituels, à l'abri derrière des vitrines, fascinent les visiteurs. Pour moi pourtant,

2 • *Le Dieu d'eau, entretiens avec Ôtogomméli*, Marcel Griaule, Librairie Arthème Fayard, 1975 (première édition 1948)

3 • *Dogon*, exposition au musée du Quai Branly du 5 avril au 24 juillet 2011 à la Galerie jardin

après mes deux voyages en Afrique centrale, loin de la vitrine d'un musée, la société animiste ne fait vraiment sens qu'autour de la falaise de Bandiagara. Plus que l'imagerie et les artefacts, plus que la manière dont les Dogons conçoivent la religion, c'est le territoire qui structure leur quotidien qu'il faudrait pouvoir exposer: les roches enduites de mil, les habitations, greniers et tombes creusés à même la falaise, les huttes de paille et de boue, et finalement, les objets du quotidien comme les fours en terre cuite de la falaise mais surtout, la table de divination du Renard Parle. Tous évoquent une relation symbiotique avec la nature et l'intelligence de l'occupation du territoire. Au Mali, je retrouve la grotte de la digue de mon enfance, je découvre une société qui est basée entièrement sur l'observation des interstices du réel et sur une relation dialoguée avec le milieu. En revenant sur mon expérience, je cherche à comprendre comment sont nées leurs pratiques autour de la nature. Quels en sont les enjeux ? Faut-il y voir une enfance de la relation de l'homme à la nature ? Cette relation peut-elle perdurer de nos jours ?

Au XIV^{ème} siècle, pour fuir l'esclavage et la conversion à l'Islam, les Dogons se sont abrités dans les falaises de Bandiagara. Dans les hauteurs, ils ont creusé des habitations à même le grès et depuis, vouent un culte immuable au pays qui les a sauvé et auquel ils prêtent des vertus magiques. Plantée à un endroit stratégique, entre le village de Sangha et la falaise, la Table du Renard Parle est un lieu fédérateur autour duquel les villageois viennent échanger avec les renards mais aussi entre eux. Il met en espace le dialogue entre tous les habitants du plateau. Le dialogue, qui signifie échange de paroles, est une communication à double sens. Dans le rituel du Renard, c'est bien d'un dialogue

dont il s'agit : une hypothèse concrète est proposée chaque jour par le devin qui construit la grille avec des bâtonnets de paille, pendant la journée, une question est posée par un villageois, puis, au cours de la nuit, l'organisation des tiges est modifiée par les renards, enfin, à la levée du jour, les bouleversements sont interprétés par le devin. Dans ce temple en plein air, la nature semble répondre concrètement aux questions des hommes. La grille fait office d'interface, elle formalise un dialogue différé mais néanmoins à double sens entre les hommes et les renards.

D'après la légende, Yurugu le Renard est le fils imparfait d'Amma, le premier dieu dogon. Il est le frère des jumeaux Nommo dont descendent les hommes. Yurugu, du fait des circonstances de sa naissance, ne connaît que la première parole et ne peut s'adresser aux hommes qu'indirectement. Pour les Dogons, malgré la différence de leur enveloppe, tous les êtres vivants, humains ou animaux, partagent la même descendance et donc la même intériorité. La table du Renard Parle montre l'horizontalité dans laquelle se placent les hommes avec le reste du vivant. Cependant, contrairement à d'autres sociétés animistes, les Dogons objectivent leur dialogue avec la nature et le divin. Philippe Descola, dans son livre *Par-delà nature et culture*, raconte sa découverte de populations animistes qui ont elles aussi une conception horizontale de la nature⁵.

Les indiens Achuars en forêt amazonienne par exemple, envisagent la jungle comme un espace domestique. Leur relation est cependant surtout projective et n'inclut pas de dialogue. Pour eux, la forêt est un lieu de sociabilité, une extension de la maison, ils respectent les animaux et les plantes avec lesquels ils se reconnaissent des liens de parenté et auxquels

5 • *Par-delà nature et culture*, Philippe Descola, nrf - Éditions Gallimard, France, 2005

ils dédient des sacrifices. A leurs yeux, tous les êtres vivants sont aussi dotés d'une âme, mais pour les Achuars, le divin ne communique avec les humains que par le biais des rêves, alors que pour les Dogons, le divin s'incarne dans les renards qui communiquent avec eux par le biais de la table de divination. Tandis que les Achuars interprètent leurs propres histoires, les Dogons interprètent l'intervention systématique des renards. Si les indiens sont aussi dans une forme d'horizontalité, ils se situent plutôt dans la projection alors que les Dogons, depuis toujours, construisent leur société en interaction, dans un véritable aller-retour avec la nature.

Pour les Dogons, le dialogue passe par un objet à partager. La Table du Renard Parle porte bien son nom. Si les renards parlent, c'est avant tout parce que les hommes ont construit une table, de *tabula* en latin qui désigne un lieu autour duquel on se rassemble et aussi une tablette d'écriture, un contrat. Délimitée par des bords de sable, construite de tiges de mil qui est la céréale dont se nourrissent principalement les Dogons, la table inscrit dans l'espace social du village la relation aux non-humains. Pour tout ce qui n'est pas fixé par la tradition, pour toutes les questions du quotidien, les Dogons s'en remettent à la nature. Vivant loin des villes, dans un pays aride, d'une agriculture de subsistance, les Dogons s'appuient essentiellement sur la nature pour leur survie. Leur autonomie et leur indépendance religieuse face au reste du pays passe par l'acceptation que la nature est leur seule ressource et leur seul référent. La nature étant la condition de leur liberté, les Dogons ont construit avec elle une relation basée sur la réciprocité, un dialogue qui part du postulat que la nature et les humains partagent une même origine et une même intériorité. Leur échange

a crée un langage signifiant où la parole des hommes et celle de la nature donne lieu à un discours fédérateur et structurant. La nature à Sangha est intégrée au cœur de la culture, elle a son espace, sa temporalité et sa parole.

Dans un premier temps, je suis surprise par la pérennité de la relation qui lie depuis des centaines d'années les renards aux villageois. N'étant pas nativement adepte du culte d'Amma, je me demande pourquoi les renards viennent bouleverser quotidiennement la Table. Je me rends compte en interrogeant des villageois que les Dogons, du fait de leur dépendance à la nature, ont tissé une relation étroite avec elle et la connaissent en détail. Par exemple, pour positionner la Table, ils ont appris par où les groupes de renards passaient la nuit pour aller chaparder dans les villages. La qualité de leur attention à la nature avait permis l'invention de cette table. Aujourd'hui, j'apprends que les Dogons continuent d'attirer les canidés qui ont changé de lieux de passage, en disposant, au pied des bâtonnets de la Table, des appâts faits de cacahouètes. La Table du Renard Parle qui instaure un dialogue concret, intégré et cyclique avec la nature semble tourner en vase clos. Surtout exploitée pour maintenir les rituels culturels des hommes, elle n'est plus le produit de la seule observation de la nature. Si les cacahouètes maintiennent artificiellement et ponctuellement le dialogue, les réponses des renards aux questions du devin servent au mieux, à maintenir la tradition, au pire, à attirer les touristes. La grille de divination n'implique plus de relation réciproque continue avec l'environnement ; les villageois ont aujourd'hui face aux renards une position de vénération événementielle plutôt qu'une attention intégrée au quotidien.

Pour en comprendre la raison, lorsque je retourne au Mali, j'interroge Amadou qui m'explique son histoire. Comme la plupart des maliens aujourd'hui, il est devenu musulman. Cette religion monothéiste, qui n'est pas liée au territoire, lui permet de voyager pour trouver du travail. N'imaginant pas abandonner de religion lorsqu'il part en ville, il s'est converti à l'Islam dont les mosquées, présentes dans tout le pays, lui permettent de cultiver sa foi où qu'il se rende. Animisme ne rime pas bien avec exode rural dans ce pays très sec qui a l'un des indices de pauvreté humaine les plus bas du monde (81ème IPH sur 84 en 2000⁶) et où les villes, pôles d'échanges commerciaux importants, voient affluer les populations de la campagne à la recherche d'un meilleur niveau de vie⁷. Pourtant, malgré sa conversion, Amadou m'explique qu'il reste fidèle au culte de ses ancêtres dès qu'il rend visite à sa famille. L'été, il se rend souvent à la Table du Renard Parle et lorsqu'il traverse le plateau, il verse du lait de mil sur certaines roches pour préserver sa chance.

Du fait de l'exode rural, de l'islamisation mais aussi de la croissance exponentielle du tourisme qui engendre de nouveaux métiers, le culte d'Amma fait partie du folklore local mais perd sa dimension originale d'adaptation et d'intégration de l'environnement. Le paysage agricole (oignons, mil et manguiers) et architectural du pays Dogon (huttes de terre, maisons de pierres et maisons troglodytes), autrefois construit en harmonie avec le climat et les matériaux présents sur le territoire, miroir des relations des hommes à leur milieu, est remis en question. Lorsque l'économie fonctionnait en cycle fermé, la cosmogonie et les rituels chamaniques faisaient lois, mais aujourd'hui, avec l'apport de capitaux étrangers et de produits

6 • **Indice de pauvreté humaine IPH** : http://fr.wikipedia.org/wiki/Classement_IPH_des_pays,_2000

7 • **Mali** : <http://fr.wikipedia.org/wiki/Mali>

manufacturés, la relation nourricière, presque maternelle avec la nature perd de son sens. Habitué par exemple à la décomposition autonome des déchets d'origine végétale et animale, les Dogons n'ont pas mis en place de système de ramassage, d'incinération ou de recyclage des déchets. En effet, s'ils ont trouvé une religion subsidiaire pour compléter ou remplacer le culte d'Amma, les structures sociales et économiques qui y étaient liées n'ont pas évolué de conserve.

L'intégration du dehors dans la culture ou de la culture dans le dehors n'amène ainsi paradoxalement pas nécessairement au respect de l'environnement. Le système animiste fonctionnait lorsque les Dogons vivaient en autarcie, comme ils l'avaient fait à l'origine en se réfugiant dans les falaises de Bandiagara. En s'étendant, sur le plateau et dans la plaine, ils ont su intégrer de nouvelles contraintes et profiter des possibilités offertes par cette ouverture mais n'ont pas pu, dans le même temps, maintenir le cycle vertueux entre nature et culture. L'existence des objets architecturaux, agricoles ou divinatoires comme La Table du Renard Parle a cessé d'être basée sur le dialogue avec le territoire seul. Quelle relation les Dogons urbains ont aujourd'hui à l'environnement ? Est-ce que, coupés de leur territoire et de leur groupe social, ils en oublient les lois ou bien est-ce qu'ils arrivent à transférer leur attention de l'environnement naturel à l'environnement construit ? Quels objets vont-ils créer pour s'intégrer à la ville ? Quant aux Dogons qui sont restés dans les falaises et qui ont résisté à l'exode rural, peut-être sauront-ils s'adapter comme ils l'ont fait jusqu'à présent et peut-être même inclure le tourisme comme ils ont su intégrer la nature. Les forgerons de Sangha aujourd'hui recyclent déjà le métal des canettes et des pièces automobiles pour en faire des statuettes pour

le commerce touristique. Ils commencent à répondre au tourisme avec de nouveaux savoir-faire et le transforment en moyen de subsistance. Pour autant, réussiront-ils à transférer leur qualité d'attention depuis les éléments de la nature vers les produits de la société moderne tout en préservant leur écosystème ? La fin de leur autarcie est-elle nécessairement synonyme de la fin de leur dialogue avec la nature ? S'ils parviennent à s'adapter aux nouvelles dynamiques qui les gagnent, leurs réponses pourraient bien intéresser le reste de la planète. Je me demande ce que prédirait la Table du Renard Parle.

Du fait de l'isolement des Dogons, le dialogue avec l'environnement a toujours été conditionnel de leur survie, de leur bien-être et de leur organisation sociale et religieuse. Aujourd'hui, avec leur ouverture sur le reste du monde, le statut de la Table et la manière dont elle a été transformée pour être préservée, traduisent bien les métamorphoses de leur relation à la nature. La Table du Renard est devenue un objet de rituel culturel plus que naturel. Aujourd'hui, elle incarne davantage une croyance qu'une pratique. Elle est passée d'un lieu de sociabilité horizontale avec la nature, à un monument culturel célébrant la tradition; ses histoires et sa forme se sont figées. À travers elle se lit l'évolution de l'état de la relation des Dogons avec la nature.

La table dans sa pratique d'origine et dans ce qu'elle est devenue m'a surtout permis d'observer, au-delà d'une relation symbiotique en déshérence, une manière d'incarner le naturel, de mettre en scène un type de relation à la nature. Existe-t-il ailleurs des objets de dialogue semblables ? Peut-on trouver une

autre Table du Renard Parle qui mette en espace une relation soutenue et réciproque avec la nature ? Où existe-t-il un objet ou un lieu qui incarne la relation d'une société avec la nature, dans son dynamisme, ses évolutions, sa fébrilité même?



2

Les habitants muets
LES JARDINS

où l'histoire d'un espace de monologue
avec la nature est racontée

Les habitants muets

Champs de colza - Panneaux anti-bruit - Enseignes publicitaires - Forêts de bouleaux - champs de colza - panneaux anti-bruit - enseignes publicitaires.

Nous avons quitté Berlin tard dans l'après-midi et roulons ce soir plus en avant vers l'est. Le paysage autoroutier que nous traversons est monotone. Sa régularité nous berce.

Des hypermarchés Carrefour et Leclerc bordent la route polonaise.

Les pistes sont brouillées.

La chaussée s'amenuise. La nuit tombe à notre insu et engloutit brutalement le paysage. Seules les carapaces métallisées des véhicules qui nous dépassent nous rappellent que nous sommes en voyage.

Il me tarde de rencontrer la Pologne que mon grand-père a quitté depuis plus de soixante-dix ans. Malgré l'obscurité, je scrute maintenant plus attentivement les bords de la route à la recherche d'un signe, d'une présence, de quelque chose de familier.

Ils me regardent, il y en a des centaines, peut-être des milliers. Revêtus de couleurs vives, la tête

couverte d'un chapeau, ils sont dodus. Grands et petits, immobiles, leurs visages satisfaits me souhaitent la bienvenue. Les lumières des véhicules font briller leurs joues rebondies. Nous dépassons avec le sourire ce comité d'accueil.

Il est plus de deux heures du matin, nous rassemblons nos affaires pour la nuit. Un renard se faufile entre les statuettes de petite taille qui gardent le jardin de l'auberge. Sa fourrure fauve brille sous les phares.

« Le partage du monde entre deux systèmes de pensée, l'un doué d'animisme archaïque, l'autre d'autovénération béate, conduit à deux attitudes opposées face à la nature. Dans un premier cas, la nature y est écoutée parce que redoutée, dans le second, elle y est également redoutée mais combattue, car l'homme ne peut souffrir une position d'égalité vis-à-vis d'un monde qui d'un côté semble inatteignable, de l'autre, méprisable. »

Gilles Clément ⁸

Je n'ai pas installé de nains de jardin sur mon balcon parisien, ma famille polonaise serait sûrement déçue. Si je pouvais, je leur répondrais que je manque de place ou peut-être, plus honnêtement, que je trouve les végétaux de mon balcon suffisamment anthropisés. Les nains de plâtre qui peuplent les jardins polonais m'interrogent pourtant. Sont-ils des renards dogons ? Sont-ils les intermédiaires d'un dialogue entre jardiniers et jardins ? Que révèlent-ils de notre relation à la nature ? En Europe, la relation dialogique qu'ont établi les Dogons avec la nature est rare. Si certains agriculteurs peuvent encore être proches de la nature qu'ils mettent en culture, comment le reste de la population s'approprie-t-elle la nature ? Comment incarnons-nous le naturel ?

8 • *Le Jardin notre double, Sagesse et Dérailson*, Hervé Brunon, Autrement, Mutations, Mars 1999, p. 226

Comme l'explique Vilém Flusser dans son livre *Essais sur la nature et la culture*, notre civilisation a développé sa relation à la nature selon deux approches distinctes qu'il définit ainsi⁹ :

« il existe deux types de culture (...) Le premier type de culture serait le produit de l'effort pour élaborer et faire briller toujours d'avantage l'essence de la nature (...) Le second type de culture serait, effectivement, le produit de l'effort délibéré pour imposer des projets humains à la nature et faire briller toujours davantage l'essence de l'esprit humain. »

Cette classification en deux types distincts par Vilém Flusser est la conclusion qu'il tire de l'analyse de différents chemins, les uns tracés avec le temps par le passage des animaux et des hommes, en dialogue avec le temps et les usages, les autres, tracés par les hommes seuls, par projection, au dépens du terrain. L'auteur précise pourtant que les deux types qu'il propose n'existent probablement pas tels quels et qu'ils permettent surtout de comprendre la culture occidentale comme la tension entre les deux directions.

Selon la théorie de Flusser, la culture est toujours considérée comme le processus de domestication de la nature et le paysage comme le produit de l'effort des hommes pour la modifier. De fait, en Europe, les forêts sont rationalisées et les plaines cultivées, la nature sauvage, étrangère à l'action des hommes, a presque disparue aujourd'hui. L'homme a transformé le territoire pour l'adapter à ses besoins et à ses idées. Certains écosystèmes sont maintenus artificiellement dans des parcs protégés mais la relation que la plupart des européens entretiennent avec la nature se fait à travers des espaces de naturel plus que des espaces de

9 • *Essais sur la nature et la culture*,
Vilém Flusser, Les éditions Circé, Belval, 2005, p. 14

nature. Il serait ici intéressant de mieux définir l'écart entre ces mots qui caractérisent bien aujourd'hui notre relation à la nature. La définition du mot *nature* la plus commune et sur laquelle je m'arrêteraï ici, avec celle du dictionnaire Hachette, est la suivante¹⁰:

« *Monde sensible, univers considéré indépendamment des transformations de l'homme* »

La *nature* englobe donc ce qui est réactif et variable, la part de sensible qui se définit sans l'action décidée de l'homme, y compris en lui-même. La nature est dynamique et autonome. Quant à l'adjectif *naturel*, le *Nouveau Petit Robert* en propose plusieurs sens : le premier qui fait référence à la nature, à ce qui est indigène, brut, pur¹¹ :

« *qui appartient à la nature d'un lieu, qui est propre au monde physique, à l'exception de l'homme et de ses oeuvres* »

mais aussi, paradoxalement un autre, qui parle de l'essence de l'humain, nativement, physiologiquement, spontanément :

« *relatif à la nature humaine, commun à tous les hommes, qui est inné chez l'homme* »

Il est question au coeur même du mot *naturel* de la tension entre ce qui relève de la nature et ce qui relève de la nature humaine. Le naturel est ce qui relève à la fois de la nature et de l'homme mais qui n'est pas la nature. Le naturel serait-il justement le propre de notre culture, le produit de l'interaction de l'homme avec la nature, le résultat d'un dialogue, d'une projection? Les jardins taillés aux ciseaux que je découvre

10 • *Dictionnaire Hachette encyclopédique*, Hachette, 1997, Paris, p.1281

11 • *Le nouveau Petit Robert, nouvelle édition*, remanié par Josette Rey-Debove et Alain Rey, Le Robert, Juin 2000

en Pologne ont été désirés, dessinés et entretenus, ce sont les espaces de naturel par excellence. L'histoire de leur rôle dans la société devraient permettre, comme celle de la Table du Renard, une lecture de la relation au naturel. Comme l'écrit Michel Foucault dans *Des Espaces Autres*, les jardins font figure de la totalité du monde, ils illustrent bien la place que l'homme se donne sur le territoire, ce sont des miroirs du monde, des espaces concrets qui abritent l'imaginaire ¹² :

«Le jardin, c'est un tapis où le monde tout entier vient accomplir sa perfection symbolique, et le tapis, c'est une sorte de jardin mobile à travers l'espace. Le jardin, c'est la plus petite parcelle du monde et puis c'est la totalité du monde. Le jardin, c'est, depuis le fond de l'Antiquité, une sorte d'hétérotopie heureuse et universalisante (de là nos jardins zoologiques)»

La gestion des espaces verts varie selon les époques entre projection et dialogue, entre mise en valeur de la nature par l'esprit humain et mise en valeur de l'esprit humain par la nature. Plus que les espaces de culture agricole, plus que les champs de mil maliens, les jardins, comme la Table du Renard, sont la représentation culturelle de la vision de la place idéale de l'homme dans la nature sauvage et agricole, ils incarnent le naturel. Ce sont des hétérotopies, des lieux parallèles, autres, à la frontière de la culture et de la nature.

Les premiers jardins sont égyptiens et datent du XIV^{ème} siècle avant Jésus-Christ¹³. On en trouve des représentations dans les hiéroglyphes et les peintures décoratives. Créés pour les pharaons, les dignitaires et les dieux, ils sont construits notamment en haut des

12 • *Dits et écrits*, Michel Foucault, 1984, *Des espaces autres* (conférence au Cercle d'études architecturales, 14 mars 1967), *Architecture, Mouvement, Continuité*, n° 5, octobre 1984, p. 46-49

13 • *Histoire des jardins* : <http://thierry.jouet.free.fr/Sommaire>

pyramides (jardin exotique de la reine Hatchepsout qui règne de -1490 à -1468 ou jardin de Thoutmès III, construit entre -1468 et -1436). À l'image de la société très hiérarchisée, les jardins ont un aspect régulier et géométrique, ils sont constitués d'un bassin carré et d'allées orthogonales plantées. Ils produisent tous du vin, des fruits, des légumes et du papyrus. Ces premiers jardins sont nés du désert, près des oasis, et correspondent aux grands mouvements de sédentarisation des populations en Afrique du Nord. Ce sont des espaces d'affirmation de la vie en société, une projection de l'ordre par lequel sont répartis les pouvoirs entre les humains et les dieux.

C'est dans la cité grecque que les premiers jardins sont plantés au cœur de la ville. Parcs, places ornées de fontaines, stades entourés de jardins en terrasse, cimetières boisés... sont autant d'espaces de respiration dans la cité. On y enseigne en plein air, on y discute. Les jardins sont des espaces clefs du dialogue entre citoyens dans la démocratie athénienne.

Quant aux Romains, au Ier siècle après J.C, ils intègrent le jardin dans l'espace privé. Des fleurs sont plantées dans le péristyle, un bassin (*l'impluvium*) récupère l'eau de pluie dans l'*atrium*, des labyrinthes de végétaux taillés en topiaires agrémentent les villas. Les arbres sacrés et l'eau (fontaines, cascades et jets d'eau) sont mis en avant. Dans les derniers temps de la République, les Romains installent même des serres chauffées où fruits, fleurs et raisins sont abrités. Les fleurs servent à faire des bouquets dans la maison mais aussi à tresser les couronnes utilisées pendant les repas¹⁴. Les avenues et les voies sont plantées d'arbres en alignement pour valoriser les constructions et les perspectives. Dans cette civilisation marchande, les

14 • *La Vie à Rome aux Temps Antiques*, Paul Werner, Minerva France-Loisirs, 1978

jardins publics, privés et ceux des résidences secondaires sont des espaces techniques ayant avant tout, une fonction ostentatoire. Ils sont fonctionnels et mettent en avant l'organisation de la ville et le pouvoir de leur propriétaire.

Les jardins persans, le jardin royal de Cyrus le Grand par exemple, deviendront les jardins mauresques arabes au XII^{ème} et XIII^{ème} siècle (comme ceux du palais de l'Alhambra à Grenade). Contrairement aux précédents, ils sont la représentation d'un ailleurs, ils incarnent le Paradis. Le cyprès est associé par exemple à la mort et à l'éternité, l'amandier à la vie et le palmier à la fécondité. Ils contiennent des volières, des allées ombragées pour la promenade et des bassins. Divisés en quatre puis en huit, leurs canaux en croix et leurs plantations y ont une fonction symbolique, ils doivent permettre, par projection, l'élévation de l'âme.

Au Japon, depuis la période Jômon (-300 avant JC), les jardins sont des espaces clos bouddhistes et shintoïstes¹⁵. Ils sont construits sur trois grands principes : la reproduction de la nature en miniature, le symbolisme et la capture du paysage. Les montagnes, lacs, rivières et mers de l'archipel sont représentées en plus petits et, comme un signe de calligraphie, simplifiés à l'essentiel. Composé en trois plans, le jardin intègre des éléments du dehors (bâtiments, collines, mer) dans sa composition pour se fondre dans son contexte et donner l'impression qu'il n'a pas de limites. Conçu de manière asymétrique, il incite le regard du promeneur à passer d'un élément à un autre. La nuit, des lanternes attirent le regard sur des points particuliers et en cachent d'autres, toujours pour favoriser l'impression d'une vaste étendue. Une fois construit, le jardin japonais doit recréer de véritables écosystèmes

15 • *L'art du jardin au Japon*, Marc-Peter Keane, Editions Philippe Picquier, 1999 // http://fr.wikipedia.org/wiki/Jardin_japonais

capables de se maintenir sans l'action des hommes. Il est la démonstration de l'harmonie entre l'homme et son environnement. Il représente la maîtrise du dialogue avec la nature.

Au Moyen Âge, en Europe, deux visions de la nature cohabitent. Les moines, d'un côté, créent des jardins clos dans les monastères. Divisés en parterres carrés, ils contiennent des plantes médicinales et aromatiques, des arbres fruitiers, un potager et des fleurs rares. Ils illustrent la dévotion des moines et mettent en valeur la Création. Les églises elles-mêmes sont conçues comme des microcosmes, une projection de la nature divine. La liturgie y met en valeur la lumière, la pierre, l'eau (dans les fonts baptismaux) et l'air (avec l'encens); des décorations inspirées de formes végétales ornent les colonnes et les textiles. Les jardins royaux, d'un autre côté, sont au contraire très ouverts. À l'image de l'étendue des domaines seigneuriaux, extensions des prés, on les appelle préaux. Les jardins dialoguent avec la nature. Le territoire de l'époque est encore très sauvage et la nature est associée au magique. La forêt est ainsi par exemple le lieu où s'inversent les valeurs de la société médiévale, c'est le lieu du mystérieux, du non-droit et de l'amour. Les peintures naïves de cette époque illustrent bien comment les hommes du Moyen Âge ne sont pas détachés complètement de leurs ancêtres chasseurs-cueilleurs dont la pensée relie encore nature et magie¹⁶ ou pour le moins, nature et divin.

Plus tard pourtant, comme l'explique Claude Eveno dans son livre sur le paysage¹⁷ :

« À la fin du Moyen Âge, peu à peu, la foi chrétienne a changé et l'homme occidental a considéré que la Terre

16 • **Le Jardin** : <http://agora.qc.ca/dossiers/Jardin>

17 • **Regarder le paysage**, Claude Eveno, dessins d'Aurore Callias, Giboulées - Gallimard Jeunesse, Belgique, 2006, p. 16-17

avait été créée pour lui, que Dieu s'était retiré aux confins de l'univers en lui laissant le soin d'achever son œuvre. »

L'omniprésence du divin qui donnait forme au construit et au naturel en fonction du degré de sacré, disparaît peu à peu pour laisser place à une vision plus homogène et ordonnée du territoire.

Les jardins de la Renaissance italienne puis française célèbrent ainsi la logique mathématique et mettent en valeur les perspectives linéaires par des rapports de proportions au point de fuite. En créant de vastes percées donnant sur la campagne environnante, le paysage s'intègre au jardin et met en avant la puissance des propriétaires. À Versailles par exemple, les allées dessinées par André Le Nôtre mènent aux limites du site et sont prolongées par les chemins tracés par Colbert jusqu'aux frontières du royaume. Les bosquets sont taillés et le dessin précis de leur ombre accompagne le regard vers les points de fuite. Les jardins ayant été construits sur un terrain marécageux, il a fallu drainer le terrain puis alimenter les fontaines et le château par un aqueduc de 5 km et des canalisations souterraines depuis l'Eure. Le jardinier contraint la nature, il y projette des formes qui ne sont pas les siennes pour bien montrer, selon le mot de Descartes, que le «*Roi est devenu son maître et possesseur*»¹⁸. Pour les jardiniers du roi, la nature ne manifeste son essence profonde qu'à travers l'ordre mathématique qui démontre la puissance de la royauté de droit divin. Le territoire est façonné pour le roi qui incarne la volonté de dieu et peut donc remplacer l'ordre naturel. Les jardins au XVII^{ème} siècle sont élevés au statut d'œuvres d'art.

Cependant le jardin à la française, bouleversé par le choc de la Révolution, s'efface pour un temps pour laisser place au jardin à l'anglaise, le *jardin de l'homme sensible*. La pensée, débarrassée de la raison de dieu, est vue comme le fruit des émotions et des sensations autant que de la raison. Inspiré par les idées de Locke sur la psychologie humaine, le jardin cherche à imiter la nature et à recréer l'effet produit par celle-ci. Fondé sur les contrastes et les surprises, le jardin abat les murs, inclut des bois, des fourrés et des ruines décoratives qui en accentuent les traits irréguliers. La promenade n'y est pas balisée par des allées bien démarquées : elle est plutôt un cheminement aléatoire, propice à l'errance sensible. Le jardin met en avant la force et la fragilité à la fois de la nature et des hommes. Alors qu'avec le jardin à la française, le jardin envahit le paysage, ici, c'est le paysage, mettant en valeur les émotions des promeneurs et la puissance de la nouvelle bourgeoisie, qui envahit le jardin. Le jardin à l'anglaise est le premier qui se propose de revaloriser les liens entre humains et nature, il formalise la vision humaine de ses liens avec la nature, il devient le support d'un monologue.

Dans les campagnes, l'agriculture millénaire se transforme en profondeur en s'industrialisant. Comme l'explique Vandana Shiva¹⁹, physicienne indienne spécialiste de la paysannerie, les deux guerres mondiales ont détruit la paysannerie traditionnelle en décimant dans un premier temps sa population au front, puis, dans un second temps, en détruisant l'autonomie économique avec le développement du commerce de produits chimiques issus de la recherche militaire (la synthèse de l'ammoniaque qui permettait de faire des bombes servira de fertilisants de synthèse alors que les gaz-moutarde donneront les

insecticides...). En devenant dépendante de l'industrie pétro-chimique, l'agriculture de la deuxième moitié du XX^{ème} siècle achève de couper les occidentaux de la proximité avec la terre et ses cycles.

Dans le même temps, la popularisation de la photographie et du cinéma achève de rompre pour la plupart des citadins la relation directe avec le sol. Elle amène, à travers le tourisme, un autre type de relation basé sur l'apparence plutôt que sur la compréhension des phénomènes naturels. Les images instantanées de la nature ou même du naturel peuvent désormais provoquer l'émotion que pouvait donner auparavant une promenade dans la forêt ou la contemplation d'un arbre en fleur. Des paysages exotiques projetés sur la pellicule émeuvent ceux qui n'y habitent pas. La majorité de la population perd avec le soin quotidien, les notions de cycles et d'éphémères qui lui sont attachées. Les émotions liées à la nature se détachent du savoir-faire et de l'expérience. La connaissance et le respect de l'environnement naturel se diluent.

Avec la Révolution Industrielle, l'exode rural massif pousse les villes à s'agrandir et à s'organiser. Les agglomérations comme Paris qui, autrefois, étaient basées sur une trame dense d'habitats et de commerces, mettant en avant les scènes de la vie urbaine et les habitants, deviennent des paysages à part entière. La ville met en avant la ville. Entre 1850 et 1870, les avenues parisiennes deviennent les nouveaux chemins, les parcs, les nouvelles clairières. Reste cependant le regret d'une nature perdue comme l'illustre par exemple le Parc des Buttes Chaumont à Paris. Ce parc est construit sur plus de 30 mètres de dénivelé, au dessus des carrières de gypse qui avaient servi à construire le nouveau Paris sous le Second Empire.

Son architecte, Jean Charles Alphand, crée des points de vues, installe une cascade et un lac, creuse une grotte. Les Parisiens d'aujourd'hui comme ceux d'alors peuvent se promener dans ce condensé naturel.

Dans l'immédiat après-guerre des jardins ouvriers fleurissent aux abords des villes. En France, plus de six cent milles lopins de terres sont ainsi cultivés en 1950 dont vingt mille dans la seule banlieue parisienne. Malgré un engouement pour ce paysage urbain grandiose, les Parisiens, pour la plupart récemment séparés de leurs terres, éprouvent une forme de nostalgie pour la campagne. Emile Zola et les Naturalistes décrivent bien ce sentiment :

« Les Parisiens montrent aujourd'hui un goût immodéré pour la campagne. À mesure que Paris s'est agrandi, les arbres ont reculé et les habitants, sevrés de verdure, ont vécu dans le continuel rêve de posséder, quelque part, un bout de champ à eux. Les plus pauvres trouvent le moyen d'installer un jardin sur leurs fenêtres, ce sont quelques pots de fleurs qu'une planche retient ; les pois de senteur et les haricots d'Espagne sont un berceau. On loge ainsi le printemps chez soi, à peu de frais ²⁰ ».

Les balcons d'agrément deviennent les nouveaux jardins et, là où c'est possible, les jardinets évoquent une campagne idéalisée perdue. Chacun y défend son petit Versailles. Trompe-l'œil et miniaturisation sont utilisés pour faire oublier la petite taille et la pauvreté des espaces cultivés. C'est à cette époque que le développement des nains de jardin prend de l'ampleur en Allemagne. Leur croissance accompagne l'exode rural. Hans Prahl, sociologue allemand du XX^{ème} siècle, explique que les nains de jardins en plâtre

20 • *Le capitaine Burle et autres contes*, Émile Zola, Libretti - Lgf/Le Livre De Poche, 2001, p. 191

ou en fibres de synthèse sont les signes, après la Révolution Industrielle, de la nostalgie de la terre et de la relation spontanée de l'homme à la nature.

Leur origine n'est pas avérée, mais deux hypothèses plausibles sont souvent mises en avant. Pour certains, les petites statuettes sont façonnées à l'effigie de Priape, dieu de la fécondité de la Grèce Antique, fils difforme de Dionysos et d'Aphrodite, personnage particulièrement sexuel et pervers, marqué par la passion. Pour d'autres, ils proviennent d'Asie Mineure et sont les dérivés des statuettes porte-bonheur de miniers turcs et sont associés à la superstition²¹. Dans les deux cas, l'histoire des nains les associe à la chance et les rattache à la terre nourricière. Qualifiés aujourd'hui de kitsch, c'est-à-dire de peu de valeur (*kitsch* de l'allemand *verkitschen*, brader), ils semblent paradoxalement incarner pour les jardiniers amateurs des valeurs fortes de fertilité et de sécurité. Lorsque, au détour d'une promenade, j'interroge M. Gueguen, propriétaire breton de nains de jardin, il m'explique que ses statuettes le rassurent. Elles sont le signe qu'il sait prendre soin de son jardin, qu'il sait l'habiter.

Les nains comme les autres objets de décoration du jardin - brouettes, pneus et puits fleuris - basculent dans le jardin pavillonnaire de la sphère fonctionnelle, dynamique, à la sphère matérielle et purement esthétique. On pourrait penser que, grâce à la possibilité de leur reproduction en série, ils rem-

21 • **Le Nain de Jardin**, Objet en éclat, Hans Prahl, L'Harmattan, 2009 // <http://nain-de-jardin-officiel.blogspot.com/>

Les pygmées employés dans les mines turques au Moyen Âge en raison de leur petite taille menaient une existence souterraine qui les rendait inquiétants pour les villageois. Ils étaient vêtus de couleurs vives pour être identifiés en cas d'éboulement et portaient un chapeau rouge rembourré sur la tête. Pour exorciser le danger que représentaient ces petits êtres au contact des démons de la terre, les turcs se mirent à modeler des petites statuettes à leur effigie. Importés ensuite en Europe, on en trouve des occurrences dans le Bas-Rhin dès 1460.

plissent le vide laissé par la diminution de l'activité agricole au profit de l'industrie. Comme l'explique le critique d'art Jean-Yves Jouannais dans son livre *Des Nains, des Jardins, Essai sur le kitsch pavillonnaire* ²²:

« Cette effigie paradoxale du mineur figé, cloué à la surface du sol, interdit de profondeur, de sous-sol, dessine très clairement le passage brutal de lignées d'agriculteurs à la première génération industrielle, celle qui, abandonnant le bourg pour gagner les faubourgs, a quitté la perspective verticale, profonde, de la culture du sol (comme celle des ancêtres) pour aborder à celle, horizontale, aérienne, du Progrès ».

Le nain de jardin, immobile, impuissant, serait-il paradoxalement une figure du Progrès ?

Il incarne bien en tout cas le paradoxe dans lequel se situent les amoureux de la nature aujourd'hui. Coupé de la nature sauvage et agricole, le jardinier installe dans le jardin une figure tutélaire de mineur miniature, un personnage mythique marqué par son stupre mais aussi par sa petite taille et son immobilité. Les hommes auraient-ils la nostalgie de se sentir tout petits et impuissants dans la nature ? Si les nains expriment un regret certain, ils expriment surtout un malaise, un décalage entre l'image de la nature et l'espace naturel. Alors que la Table du Renard Parle objective à l'origine le dialogue avec l'environnement, les nains de jardins dans lesquels sont placés les mêmes espoirs, les mêmes soins, le même amour de la nature, n'objectivent qu'un simple monologue, et même la rupture d'un dialogue. Ils s'apparentent aux objets de culte animistes mais, à l'image de notre société, c'est un animisme industriel et commercial qui les installe dans les jardins, un animisme désespéré qui parle de

22 • *Des Nains, des Jardins, Essai sur le Kitsch pavillonnaire*, Jean-Yves Jouannais, Hazan, 1999, p. 80

l'incompréhension de la nature plus que de la relation continue au milieu naturel. Les nains de jardins montrent que la nature aujourd'hui est passée d'un milieu concret, propice au savoir-faire et à la connaissance, à un milieu imaginaire propice à la narration et à la marchandisation. En industrialisant l'agriculture, on a aussi industrialisé le jardin et les représentations du naturel. Les nains de jardin sont les supports de projection d'un monologue relatif au dialogue rompu avec la nature. Ils suggèrent un avant plus fluide, ils campent la figure figée, muette et réduite du naturel occidental.

Si le jardin est une représentation de la relation d'une culture à la nature, au vu des enjeux écologiques et humains du monde contemporain, dans les villes en particulier, on pourrait imaginer que le jardin naturel de demain se devrait d'exprimer autant une vision humaine de la nature qu'une vision naturelle de la culture. En effet, d'après le paysagiste de renom Gilles Clément, à la manière des jardins japonais (et de la Table du Renard Parle), il se doit d'intégrer ses caractéristiques locales, il doit être autonome. Le jardin doit être la représentation à la fois du territoire et du jardinier, le produit de l'expérience d'un lieu puisque d'après lui:

« Chaque homme, assujetti à sa propre cosmogonie, porte en lui un jardin qui traduit le paysage (...) Le jardin (...) est la preuve d'une pensée. Le paysage, symptôme culturel, création de l'esprit, ne serait rien sans une image de lui, atteinte et gagnée par le corps: le jardin »²³.

Sur un terrain en friche qu'il baptise *La Vallée* ou dans le parc André Citroën, le jardinier-paysagiste invente

23 • *Le jardin en mouvement : De la Vallée au Champs, via le parc André-Citroën et le jardin planétaire*, Gilles Clément, Sens & Tonka, 2010, p. 52

l'écologie humaniste et le jardin planétaire. Le milieu, le climat, la lumière, l'eau, la faune et la végétation d'une région, mais aussi, aujourd'hui, les humains qui la traversent, sont les conditions et le matériau de la création d'un jardin. Dans le jardin urbain, ce ne sont pas les renards avec lesquels il faudrait dialoguer pour répondre aux maux de la société, mais les citadins eux-mêmes qui pourraient en devenir les renards.

Je vais passer un après-midi au parc André Citroën. Je suis d'abord déçue, le parc ne m'évoque pas la nature, il est composé de différents terrains aux architectures et à la végétation très diverses. Comme les cacahouètes dogons, ces micro-milieus m'apparaissent comme des leurres pour conforter toutes sortes d'amoureux de la nature en manque de contact. En haut d'une butte, je trouve pourtant un coin entre des buissons où je m'installe. J'y suis bien et je reste tout l'après-midi. En plein Paris, j'ai retrouvé ma grotte dans la digue. En quittant le parc à la tombée de la nuit, je m'aperçois que beaucoup d'autres ont passé comme moi leur journée ici. Les espaces-leurres que je dépréciais tout à l'heure sont en fait des grottes, des Tables du Renard variées. Comme un devin dogon, on pourrait lire dans la manière dont les Parisiens se sont installés dans le parc qu'il peut y avoir autant de naturels que d'êtres humains.

Je me demande comment Gilles Clément a conçu ce jardin si naturel aux Parisiens. Dans ses livres, il propose « *d'observer pour agir* » et de « *faire avec* ». Ce sont des espaces qui *font avec* leur milieu et qui se développent dans le temps. Ils sont en mouvement. Le jardin urbain, au-delà de l'évocation d'une nature perdue, au-delà de la représentation et de la projection, pourrait ainsi avoir pour fonction, comme la Table de divination dogon, la mise en avant des enjeux locaux:

la préservation de l'écosystème, la consolidation du lien social, la conscientisation de l'appartenance à un territoire global, la responsabilisation. Les humains qui sont à la fois nature et culture, doivent pouvoir se rappeler dans un jardin, le double équilibre qui les caractérise naturellement.



3

Nous rougissons, vous fleurissez
UN BOUQUET

où les liaisons organiques entre
l'homme et la nature sont exposées

Nous rougissons, vous fleurissez

Il m'offre un bouquet.

Des capsules moutarde de la taille d'une tête d'épingle s'accrochent aux pousses translucides qui surgissent d'un cœur écarlate. Cinq pétales arrondis encadrent l'explosion.

Certaines fleurs sont encore timides. Par groupes de trois, des cocons blancs apparaissent ça et là. Il y a quelque chose de joyeux dans le contraste entre le blanc duveteux des fleurs et le vert printanier des feuilles de pommier.

Je les mets dans l'eau.

Chacun des organes de printemps semble convoquer une infinie sagesse. Il y a dans ces pousses une forme de force, de précision et d'accomplissement que je jalouserais presque.

Elles fanent.

*L'homme n'est qu'une fleur de l'air
tenue par la terre
maudite par les astres
respirée par la mort
le souffle et l'ombre de cette coalition
certaines fois le surélèvent*

René Char ²⁴

Mathilde a fait sécher le bouquet que lui a offert Baptiste pour le cinquième anniversaire de leur rencontre. Leur histoire d'amour est immortalisée dans ces roses fantômes qui attirent la poussière.

Une fois par an, le bouquet de roses séchées côtoie les fleurs des champs que je ramène de Bretagne. Achillées, camomilles et immortelles survivent dans le TGV, entourées d'un papier humide et de film d'aluminium. Pendant quelques jours, elles s'effeuillent, jaunissent l'eau dans laquelle elles trempent et dispersent du pollen sur la table de notre salon. Sur le chemin de Tilouzou, elles resplendissent mais à 600 km de là, dans un vase, elles m'embarrassent. Les plantes sauvages de mes promenades côtières, comme les artefacts dogons, comme les fleurs des jardins de Gilles Clément, sont inséparables de leur milieu.

24 • *Les Compagnons dans le jardin, La Parole en archipel*,
René Char, nrf – Gallimard, 1986

Dans les rues de Paris, les géraniums en pot et les fleurs de platanes colorent péniblement la ville au printemps. Palliant la faible verdure des axes de la capitale, les vitrines variées des fleuristes arrêtent les passants. On achète souvent des fleurs en ville, on en fait des cadeaux. Associées à des canons de grâce et de finesse, les fleurs, quand elles sont offertes, portées au corsage ou distillées dans des parfums, sont depuis toujours synonymes de désir voire de dévotion. Elles qui séduisent initialement afin d'assurer leur propre reproduction, fascinent au-delà de leur espèce. En offrant un bouquet de fleurs, le séducteur délègue au naturel une partie de sa parade amoureuse ; les fleurs lui permettent d'externaliser son désir, elles deviennent en quelque sorte l'incarnation colorée et odorante de ses sentiments, une prothèse romantique. Cette appropriation des moyens de séduction de la nature pour nos propres rituels d'adoration ou de séduction est en fait assez commune. C'est ainsi par exemple que nous avons orné de plumes les chapeaux, que le musc du chevroton charge nos parfums d'une odeur sensuelle et que les pigments teintent depuis toujours nos textiles et notre maquillage. En examinant en parallèle la parade amoureuse des hommes et celles des autres êtres vivants, celle des fleurs en particulier, je m'interroge sur les liens inter-espèces et sur les conséquences pour l'environnement de cette fascination qu'exercent les formes et les odeurs des plantes sur les hommes. Au-delà des pratiques culturelles, qu'en est-il de la relation homme-végétal à un niveau biologique et chimique ? Offrir un bouquet de fleur est-il un acte naturel et nécessaire ou au contraire une tradition culturelle masquant maladroitement l'absence de nos liens avec elle aujourd'hui ?

Il y a 65 millions d'années, les plantes, avant les mammifères, sont les premières espèces à avoir perfectionné leur système de reproduction²⁵. Au cœur d'une même fleur se dressent des étamines mâles qui produisent du pollen, et un pistil, où se trouvent les cellules femelles. Pour se multiplier sans inceste, les fleurs qui sont à la fois mâles et femelles doivent d'être fécondées par un intermédiaire avec le pollen d'une autre plante de la même espèce.

D'abord uniquement transporté par le vent, le pollen végétal devient au Tertiaire, la nourriture de prédilection des coléoptères qui sont attirés par la forme, la couleur et le parfum des fleurs. En butinant de fleur en fleur pour se nourrir du pollen et du nectar, les insectes transportent la semence d'une fleur à l'autre et fécondent les pistils. Une fois la fécondation accomplie, la fleur fane et du pistil pousse une graine qui crée à son tour un fruit. Le fruit aussi a pour dessein de propager l'espèce florale puisqu'il est ingéré par des animaux et des insectes qui rejettent, loin du foyer, les graines non digestibles.

En échange de leur fécondation, les plantes nourrissent les insectes et les animaux qui mangent leur pollen et leurs fruits générant ainsi une relation réciproque basée sur une double nécessité, un véritable dialogue. Les plantes qui, contrairement aux autres espèces du vivant, sont immobiles, savent utiliser les besoins des autres espèces pour se déplacer et assurer leur reproduction. Comme le fait remarquer le botaniste Jean-Marie Pelt, pour prendre soin de leur espèce, se propager, elles ont perfectionné leur système de reproduction et inventé la séduction²⁶.

Si les fleurs sont autonomes dans le processus de séduction, qu'elles héritent dans leurs gènes, la plupart des animaux, à l'inverse, ont souvent recours à

25 • *La plus belle histoire des plantes, Les racines de notre vie*, Jean-Marie Pelt, Marcel Mazoyer, Théodore Monod et Jacques Girardon, Points - Éditions du Seuil, Paris, 1999, p. 79

26 • idem

une aide extérieure pour séduire et sont autonomes au moment de la reproduction même. L'attraction olfactive des fleurs est si puissante que des insectes comme les mouches d'Orient ou certains coléoptères brésiliens par exemple, prélèvent des arômes sur des orchidées ou des pommiers pour les diffuser ensuite et attirer leurs femelles²⁷. Si l'on revient au bouquet de fleurs de Baptiste, ou à celui qui m'a été offert, ou même à celui que je fais en Bretagne pour emporter un bout du paysage que j'aime, on pourrait dire, comme le journaliste Jacques Girardon le remarque en échangeant avec Jean-Marie Pelt, que les parfums et la morphologie de la fleur ont chez les humains, comme chez les plantes et les animaux, une fonction de séduction.

Si l'on observe par exemple l'histoire de la rose, on se rend compte que, dès la Rome Antique, elle est associée à la fête, au plaisir et à l'érotisme. Au début de la chrétienté, elle est même interdite par l'église qui l'associe à la débauche. Les croisades, qui ont permis d'en rapporter de nouvelles espèces d'Orient, donnent d'ailleurs lieu, vers 1240, à la culture des roses de Provins qui font la renommée internationale de la Rosa Gallica, symbole français de l'Amour Courtois. La poésie aussi, depuis longtemps, célèbre les fleurs. Pierre de Ronsard, dans son poème célèbre *À sa maîtresse*, associe directement rose et féminité²⁵ :

.....
*Mignonne, allons voir si la rose
Qui ce matin avait déclose
Sa robe de pourpre au Soleil,
A point perdu cette vesprée
Les plis de sa robe pourprée
Et son teint au vôtre pareil.
Las ! Voyez comme en peu d'espace,
Mignonne, elle a dessus la place*

27 • *La plus belle histoire des plantes, Les racines de notre vie*, Jean-Marie Pelt, Marcel Mazoyer, Théodore Monod et Jacques Girardon, Points - Éditions du Seuil, Paris, 1999, p. 80
28 • *Odes I, 17*, Pierre de Ronsard, 1550

*Las ! Las ! Ses beautés laissé choir !
O vraiment marâtre Nature,
Puisqu'une telle fleur ne dure
Que du matin jusques au soir !
Donc, si vous me croyez, mignonne,
Tandis que votre âge fleuronne
En sa plus verte nouveauté,
Cueillez, cueillez votre jeunesse :
Comme à cette fleur la vieillesse
Fera ternir votre beauté.*

Le poète personnifie la rose dont la fraîcheur et la beauté fragile sont associées à des attributs féminins désirables. Nous cultivons la symbolique de la fleur, transformons la nécessité physiologique de la séduction et de la reproduction végétale en un culte de l'objet fleur. Encore aujourd'hui en France, les 14 500 fleuristes recensés par la Chambre du Commerce et de l'Industrie en 2009 vendent 57 millions de bottes de fleurs par an, dont presque la moitié sont des roses rouges.

Si l'on observe la parade amoureuse des fleurs et des hommes, on s'aperçoit qu'alors que les plantes produisent des fleurs très colorées, des formes complexes qui invitent le regard à se perdre dans leurs géométries, et des parfums capiteux qui excitent les sens, l'enveloppe humaine est quant à elle naturellement plus constante et moins expressive. Elle ne se transforme pas intérieurement pour séduire et ne bénéficie *a priori* que de discrètes phéromones, chimiquement engageantes mais invisibles. Notre corps qui ne manifeste nos émotions qu'en rougissant ou en transpirant par exemple, ne se met pas activement de lui-même au service de la séduction. L'homme s'il veut exprimer ses émotions autrement que par la parole, doit jardiner son apparence, projeter sur son corps

ce qu'il ressent, ce qui l'anime intérieurement et qui n'est pas tangible. Les parfums, les tatouages, les scarifications et, de manière moins permanente, les masques, les fleurs ou le maquillage nous permettent de contrôler notre floraison.

De fait, le processus de survie et de croissance des humains est inverse à celui des plantes, nous vivons grâce à autrui, nous sommes hétérotopes. En inventant le feu par exemple, nous avons extériorisé un processus qui se fait en nous dans la digestion, et nous avons permis, entre autre, à notre estomac de mieux digérer de la nourriture déjà cuite. Notre morphologie nous conduit à nous approprier et, si possible, à comprendre l'extérieur pour alimenter notre intérieur. Nous avons la nécessité d'analyser ce qui, dans l'environnement, peut être utile et nous fait défaut. La nature est ainsi depuis toujours à la fois notre modèle et notre prothèse.²⁹

Cette dépendance à l'extérieur, au dehors, introduit pourtant comme on l'a vu, toute une marge de manoeuvre et un espace de décision que la fleur ne possède pas. Paradoxalement, notre dépendance à l'extérieur nous permet de dégager une forme de liberté. Nous pouvons choisir comment nous cultivons notre existence, nous pouvons choisir notre dehors, mais ce choix n'implique-t-il pas aussi une responsabilité envers la nature dont nous avons l'usage?

Roland Shaer, philosophe des sciences, définit la culture comme la manière que la nature a de prendre soin d'elle-même³⁰. Au sens purement biologique, cela semble compréhensible : en permettant d'être cultivée, développée, la nature se déploie au maximum et accroît ses chances de survie. Si on considère les hommes comme partie prenante de

29 • *Les origines de la culture*, Roland Schaer, Le Collège de la Cité - Éditions le Pommier - Cité des Sciences et de l'Industrie, Paris, 2008, p.60
30 • idem, p. 55

la nature, puisqu'après tout, ils font partie du règne du vivant, cette définition suggère l'idée que la culture est notre capacité à prendre soin de nous-même ainsi que du reste de la nature. Se déployer tout en laissant la nature dont nous dépendons se déployer aussi. Notre relation à la nature pourtant, est passée d'une relation épisodique et respectueuse de chasseur-cueilleur, où la plupart des bisons d'un troupeau était épargnée pour perpétuer l'espèce, à une exploitation industrielle systématique dont les conséquences sur l'environnement sont redoutables.

En intervenant dans le cycle naturel de reproduction des plantes par la production agricole, l'homme a, dès le début, non seulement modifié le territoire mais aussi la biosphère elle-même. La sélection des meilleurs épis de blé par exemple, a commencé très tôt. Les têtes de blé dont les tiges étaient plus faibles que les autres cassaient et tombaient au sol. Seules les plus solides étaient récoltées sur épi et replantées l'année suivante. Au fil du temps, avec des techniques diverses, l'agriculture a finalement modifié les variétés de blé pour que n'en soient cultivés aujourd'hui qu'une demi-douzaine.

Depuis longtemps, nous cherchons à adapter voire à imiter la nature et à remplacer par notre culture ce qu'elle produit spontanément. Dès le XVI^{ème} siècle en effet, les hommes ont cherché par des manipulations génétiques, à intervenir au sein de ce qui se faisait auparavant indépendamment d'eux. En observant attentivement les caractéristiques des plantes, leur milieu d'origine et leur manière d'évoluer, les botanistes ont réussi à créer artificiellement de nouvelles espèces à partir de spécimens de plantes distincts. Ces greffons végétaux illustrent bien notre passion pour la nature, notre désir d'en prendre possession jusque dans son essence, d'en devenir les créateurs. Si les hommes sont

séduits par la nature, ils le sont parfois plus encore par la maîtrise de l'objet de séduction.

Notre amour des fleurs nous a ainsi poussé à les cultiver à outrance. Les fleurs que l'on offre aujourd'hui en bouquet sont des objets industriels, de la nature calibrée et produite en série dans des conditions lumineuses, hydrologiques et nutritionnelles bien mesurées. La Hollande, qui produit deux tiers de l'exportation mondiale de fleurs, a été jusqu'à étendre artificiellement son territoire sur la mer pour cultiver plus de tulipes, hors-sol sur des polders³¹. Le plaisir de la compréhension de la nature, qui pousse d'abord à sa dissection puis à des tests de sélection génétique et à des synthèses chimiques, permet une compréhension de la nature à l'échelle du laboratoire. Mais l'utilisation des fruits de cette recherche dans le milieu naturel à grande échelle génère une forme d'emprise dont l'homme lui-même ne comprend qu'après coup les conséquences. Lorsque nous avons recours à la nature, c'est donc le plus souvent au travers d'une relation univoque ou monologique et si nous cultivons les fleurs, nous les détruisons peut-être davantage que nous ne les soignons. Notre amour des fleurs, souvent considéré comme inoffensif et romantique, serait-il en fait devenu une véritable passion, un acte de soumission des sens dans lequel, au sens classique du mot *passion*, la volonté et la raison deviennent passives ?

Les fleurs coupées que l'on offre en bouquet ne réagissent pas au contact de la personne aimée comme elles réagissent au contact du coléoptère qu'elles ont la nécessité d'attirer pour propager leur espèce. Alors qu'une abeille va se nourrir du pollen tout en fécondant une fleur, ni l'acheteur d'un bouquet ni son destinataire n'établiront de relation de réciprocité avec les plantes.

31 • *Agriculture au Pays Bas* : <http://www.amsterdam-express.fr/>
Les tulipes poussent sur le polder du nord-est de la province de Flevoland

Celui qui en achète s'en sert à ses propres fins, assouvit son désir mais, ce faisant, les extrait de leur milieu, les coupe et à terme les retire de leur cycle de vie. Cette manière d'infléchir la nature pour en exacerber les propriétés peut faire la force et la liberté de l'homme, mais l'unilatéralité de son geste menace son environnement et, à terme, pourrait bien le menacer lui-même, lui qui en dépend finalement tellement. Si la culture se définit comme la façon de prendre soin de la nature, on pourrait dire que, depuis la Révolution Industrielle, nous avons manqué de cette forme de culture. L'émergence récente du souci écologique ne serait-elle que la contrepartie, le retour d'une culture qui manquait à notre culture, depuis que le geste de l'homme, avec l'industrie, avait changé d'échelle ?

La rencontre avec une fleur, qu'elle ait lieu dans un sous-bois ou un vase, nous rappelle à l'émerveillement immédiat de nos sens devant certaines manifestations de la nature. Si la fleur sauvage relève d'un monologue de la nature avec elle-même, et la fleur d'un bouquet, d'un monologue de l'homme avec ses désirs, où pourrait se situer aujourd'hui la fleur qui incarnerait un dialogue humain-végétal ? En tant qu'êtres de raison, contrairement aux autres espèces, nous avons la liberté de dépasser l'impulsion de nos sens pour aimer la nature au-delà de la séduction qu'elle exerce ou des services qu'elle nous rend, et retrouver avec elle, une relation plus réciproque. Nous avons la liberté de l'aimer mieux. Pourtant, lorsque comme moi on a grandi en ville, dans un monde où la nature que l'on rencontre est presque toujours transformée par l'homme et réduite au naturel, comment parvenir à la distinguer de la culture et comment reposer dès lors avec elle, les termes d'un dialogue ?



4

La Main Verte **DU BALCON**

où des pratiques favorisant le dialogue
entre la nature et la ville sont observées

La Main Verte

Tout commence le jour où j'ai quitté l'appartement parisien où j'ai grandi. J'ai pris un métro, puis un train à travers la Manche, puis un bus et me suis rendue chez IKEA. Dans mon panier de plastique bleu, j'ai glissé une housse de couette fleurie, une paire de rideaux de lin, une casserole en inox, six assiettes blanches et deux mugs gris pour le tea time.

À la sortie du magasin, je suis allée chercher un deuxième panier parce que le mien était rempli et que j'avais peur de renverser les trois ficus et les deux bambous à 2,99 £ que je n'avais pas prévu d'acheter.

Pendant plusieurs années, j'ai vécu heureuse à Londres dans ma vie *designed in Sweden*, loin des centaines de bibelots poussiéreux et du fourbi parental. En rentrant chez moi, je pénétrais dans une des images du catalogue en papier glacé que j'avais de si nombreuses fois feuilleté adolescente. J'ai adoré ce catalogue, ne nous y trompons pas.

En trois ans, mes plantes n'ont pas grandi d'un centimètre mais elles ne sont pas mortes non plus. Mes amis me disaient «*you've got such a green thumb!**» («**toi, dis-donc, tu as vraiment la main verte!*»).

J'ai décidé de les croire.

En déménageant à Paris, j'ai tenu à ramener mes trois ficus et mes deux bambous. Le frêle olivier

que j'avais acheté au *Columbia Road Flower Market* un dimanche matin est resté aux mains de ma colocataire. Il n'a pas vécu très vieux.

Après trois jours de voyage, la vieille Golf rouge s'est garée au 5 bis, sous le balcon de mon nouvel appartement. Un des ficus s'était renversé et les deux bambous - que j'avais arrosé pourtant - avaient perdus toutes leurs feuilles. Dans la hâte du déménagement, j'ai redressé le ficus et, associant le défeuillement brutal de mes bambous à une mort certaine, ils ont terminé leur vie dans la benne verte de la cour. Les trois ficus, qui décidément ne se desséchaient pas, ont passé l'hiver sur ma bibliothèque. Plus tard, lors d'un nouveau voyage chez IKEA pour acheter un rideau de douche et une lunette de WC, j'ai acquis un palmier nain. Pour mon anniversaire, Mathilde m'en a offert un autre. J'ai rempoté les deux acolytes dans un grand pot en métal que je possédais et qui n'avait jamais servi à rien. Ils semblaient très heureux ensemble mais l'un des deux a finalement pris le dessus et j'ai dû jeter la dépouille de l'autre.

Le Franprix en bas de chez nous brade des plantes en pot. Entourées de film transparent, elles vivent sous les néons. En faisant la queue, je me demande lequel des employés est chargé de les arroser dans le cas où elles ne seraient pas achetées rapidement. J'interroge Sati Benjuri qui travaille toujours à la caisse de droite. Elle me répond que si elles ne sont pas vendues, comme des fruits trop murs, les plantes partent à la benne.

Repensant toujours avec quelques regrets à mes bambous desséchés, je considère avec une pointe de culpabilité les plantes du supermarché. Le temps passe et à chaque fois que le ventre vide de mon frigo me pousse à descendre faire des courses, j'évite du regard le rack à fleurs. Une bouteille de shampooing vide me donne finalement, un soir, le prétexte de repartir avec l'une des plantes du supermarché sous le bras.

Une motte de beurre demi-sel manque, un paquet de pâtes se termine et ma collection s'agrandit.

Julien emprunte un après-midi mon appartement pour faire quelques photos. En rentrant à la fin de la journée, je m'aperçois que mon ficus géant a perdu une branche. Julien est désolé : en déplaçant mon canapé, il a heurté l'arbre qui s'est déchiré en deux. Un peu dépitée d'avoir laissé *un amputeur de plantes* seul dans mon appartement, je décide d'honorer la branche orpheline et la plonge dans une carafe d'eau. Si elle pourrit, au moins ne se desséchera-t-elle pas dans la poubelle tout de suite. Les semaines passent et la branche de ficus ne s'affaisse pas, elle ne perd pas ses feuilles non plus. À mon grand étonnement, des tentacules blanches se répartissent même au fond de la carafe. J'ai réussi ma première bouture accidentelle.

Je passe quelques jours à la mer chez une amie et découvre avec admiration le jardin de sa mère. Sous le soleil du mois d'août, les roses trémières, les pruniers, les lauriers et les magnolias

projetent des ombres colorées sur les murs blancs de la cour. Pressée par mes questions, Geneviève me raconte comment elle a construit ce paradis botanique. Promenant souvent ses petits-enfants au jardin du Luxembourg à Paris, elle a l'habitude de glisser dans son sac, avec les pains au lait, tablettes de chocolat, pansements et lunettes de soleil, un sécateur de poche et un sac plastique roulé en boule. Le long des allées, avec une grande rapidité, ci et là, elle coupe une branche aux plantes qui lui plaisent. Quelques semaines plus tard, après les avoir immergées dans l'eau, elle les repique dans son jardin de l'île de Ré. J'admire ses petits larcins dans l'espace public. Paris, dont la biodiversité est d'abord décorative, se transforme pour elle en une nature de proximité, variée, providentielle. Elle s'approprie la végétation de la capitale.

Ce séjour m'amène à envisager différemment l'environnement urbain. Paris devient pour moi un milieu naturel à part entière dans lequel je me mets à envisager des interactions plus fortes que la simple dialectique survie-arrosage. Avec une plus grande assiduité, j'emporte des plantes vouées à la benne, je les repote, elles se portent mieux, ensemble, nous remportons une victoire contre la ville.

Sur mon balcon, les tiges vert clair de la lavande Carrefour s'emmêlent, elles poussent plus que de raison. Pour la première fois, je taille une de mes plantes.

Les campanules bradées en fin de marché du dimanche brûlent avec le soleil du matin sur le bacon du salon mais fleurissent dans ma chambre à l'ombre de la rambarde exposée sud-ouest.

Je trouve des petits plants de groseilliers et de framboisiers que je plante dans un grand seau. Au mois de juin, ils ont quadruplé de volume et des grappes de fruits rouges se faufilent entre les barreaux en fer forgé.

Sous la couche de neige de l'hiver 2009, faute de mieux, je noue des bulles de sacs plastiques perforés à la fourchette autour des tiges des plantes les plus fragiles. Les fleurs et les feuilles sont tombées mais le balcon reste vert, bleu et rose de feuilles de polyéthylène.

Cette année, je sème des petits pois séchés dans deux grands pots. La terre retournée des premiers jours contraste avec la flore prolifique du 5 bis. Pour la première fois, mon balcon est en friche, il attend que les graines éclosent et remontent à la surface. Les petits pois me tiennent en haleine. J'installe des baguettes chinoises comme tuteurs de fortune mais très vite, les plants doublent de hauteur. Je tends des fils de nylon à travers les jours de mes volets. Parfois, entre deux paragraphes de mon mémoire, je cueille une cosse de petits pois. Ils sont particulièrement sucrés.

« Notre jardin, celui des hommes en quête de savoir, n'est pas un lieu de l'épuisement des sciences, un objet observé à distance, c'est un système sans limite de vie, sans frontière et sans appartenance, nourri au rêve des jardiniers. C'est un lieu de sauvegarde des réalités tangibles et intangibles. Un territoire mental d'espérance. »

Gilles Clément ³²

J'ai grandi dans un Paris bourgeois qui touche la nature du bout des doigts.

Allées de platanes, squares étriqués et jardins rectilignes. Prétentieuse et coquette, la ville avait l'air d'avoir mis de côté ses liens avec la terre qui salie. Idéaliste, elle est la célébration de l'esprit technique et artistique. Les marais verts de la Seine ont été asséchés, la Tour Eiffel défie les nuages. À Paris, c'est la précision et l'harmonie des avenues haussmanniennes qui font paysage. Même la Seine semble avoir été colorée pour se fondre dans le camaïeu de gris qui traverse la ville. Façades, volets, pavés, asphalte, toits de zinc, à Paris même le ciel est gris. Il semble que l'ozone qui filtre la lumière et donne au ciel son bleu soit masqué par les nuages et pris d'assaut par un voile épais de dioxyde de carbone.

32 • *Le Jardin notre double, Sagesse et Dérailson*,
Hervé Brunon, Autrement, Mutations, Mars 1999, p. 222

Des fois, il fait bleu à Paris. Alors, c'est une autre ville. Les habitants sortent des tunnels noirs carrelés de blanc pour arpenter les bords de la rivière et envahir les canaux. Ils s'allongent dans l'herbe, installent une chaise sur leur balcon. La rue devient rose de monde. A la table d'un café, des joues se parsèment de taches rousses. Paris devient orangé et bleu. Le gris est pris de court, les nuages l'ont trahi. Chacun est déplacé. On s'assoit sur les ponts, les quais de Seine bourgeonnent. Le métro est délaissé, on marche, on pédale. On boit : à la nuit tombée, l'alcool relaie le soleil. Les visages s'échauffent, les voix portent plus haut. Paris l'été transforme les Parisiens. On se prend à rêver qu'il dure toujours. Et puis doucement le ciel se couvre et les arbres se dénudent. On foule la couleur de nos pieds dans les allées, on la met en tas, on la brûle, on la sort de la ville et on rentre chez soi.

Les squares parisiens ferment à 17h en hiver, les pelouses du Jardin des Tuileries sont inaccessibles aux promeneurs, les barbecues sont interdits³³, la Seine est trop polluée pour permettre de s'y baigner³⁴. À Paris, le contact spontané et prolongé avec les éléments est réglementé et répréhensible. Seul l'été semble réconcilier les parisiens avec le dehors. La lumière et la chaleur les rappellent au semblant de nature que propose Paris.

La nature en ville prend pourtant de nombreuses formes et la relation que l'on peut développer avec elle peut être bien plus que circonstancielle. Comme le montre en partie l'extrait de mon journal de balcon, celui qui prend le temps de la chercher peut la rencontrer. En adoptant les plantes du supermarché

33 • À Berlin comme à San Francisco ou à Londres, on peut organiser des barbecues dans les parcs, même la nuit.

34 • À Fribourg comme dans plusieurs villes allemandes, on peut se baigner dans le Rhin qui a été nettoyé à cet effet. À Londres, les étangs de Hampstead Heath et de Hyde Park sont aménagés pour la baignade.

qui se trouve en face de chez moi, comme Geneviève, je me suis appropriée une nature de proximité, j'ai mis mon environnement en culture et en retour, il m'a cultivé. Dans une ville dense comme Paris qui se compose en grande partie d'immeubles, le balcon semble être un des espaces essentiels de la rencontre possible avec la nature. C'est un espace suspendu, tourné vers le dehors, où des graminées, des oiseaux et des insectes s'installent. Dans le même temps, c'est aussi un espace concrètement connecté au dedans, inclus dans la façade, comme la prolongation de la fenêtre, il accompagne le regard et le corps de l'intimité du dedans aux possibles du dehors. Le balcon pourrait-il être défini comme un espace intermédiaire à la croisée des aléas naturels et des intentions humaines, curieusement affranchi de la ville qu'il surplombe ? En questionnant mon entourage, je me demande si le balcon ne serait pas, à une autre échelle, notre plaine dogon où peuvent se rencontrer dans le dialogue, sans cacahouètes, nature et culture ?

La nature de la ville n'est étudiée par les biologistes que depuis les années soixante³⁵. Les parcs et les jardins de Paris qui datent du XVIII^{ème} siècle ont initialement été créés pour leur fonction hygiéniste (qualité de l'air...), ludiques et esthétiques. Ils n'avaient pas la vocation d'être des écosystèmes. On s'en rend compte aujourd'hui pourtant, que Paris a ses propres manifestations de nature. Son climat même est différent de celui de l'île de France, sa température lui étant supérieure de 2 à 5°C³⁶. Entre végétation institutionnelle normée, végétation sauvage des interstices et végétation de proximité, Paris est un milieu dans lequel se développe une véritable bio-diversité. Elle accueille des espèces qui ne cohabitent pas ailleurs. Les balcons,

35 • *Nouveaux Paris, la ville et ses possibles*, Nicolas Michelin, Picard, Paris, 2005, p. 46

36 • idem, p. 56

les toits, les cimetières et les parcs sont même, sur 24 heures, plus fréquentés par des plantes et des animaux que par des hommes.

Au croisement de la rue Poulet et de la rue Doudeauville, au-dessus de la boucherie halal, du 2^{ème} au 5^{ème} étage, des pots ficelés ensemble forment une jungle multicolore qui enserre la façade de part en part. Les fenêtres ont disparu. Ailleurs, en face du 5^{bis}, quatre jardinières identiques accueillent des vagues de géraniums vermillon.

Bien que morcelés et donc, d'après la théorie bio-géographique des îles de Robert McArthur et Edward Wilson, difficilement colonisés et maintenus, certains éléments de nature sont en constante progression à Paris³⁷. Du fait de la faible quantité de pesticides utilisés dans les cultures privées et publiques, Paris est même devenue un espace végétalisé exceptionnel pour les abeilles qui y font un des meilleurs miels de France. Ces coléoptères y vivent jusqu'à dix fois plus longtemps et sont même plus productifs qu'en campagne. Des bâtiments publics et privés (BETC EURO RSCG, l'Opéra Garnier, le Grand Palais, la Mairie du IV^{ème}...) ont installé des ruches sur leurs toits, on en compte plus de 300 aujourd'hui. En dehors des espaces végétalisés, des lieux créés à l'origine exclusivement pour les hommes deviennent aussi parfois de véritables biomes pour la faune et la flore. Gilles Clément, dans son livre *Le Jardin Planétaire*, définit les biomes comme des espaces de compatibilité de vie et d'affinités biologiques³⁸. Un biome n'est pas défini par sa latitude mais par les propriétés du cadre de vie qu'il propose : dans cet esprit, le paysagiste rassemble, par exemple, dans les jardins du Rayol (Var) des plantes venues du monde entier mais qui partagent néanmoins les mêmes propriétés de résistance au feu. D'une manière plus

37 • *Nouveaux Paris, la ville et ses possibles*, Nicolas Michelin, Picard, Paris, 2005, p. 52

38 • *Le jardin planétaire*, Gilles Clément, Albin Michel, Paris, 1999, p. 38

organique et moins dessinée, Paris se trouve être un biome à part entière pour des espèces inattendues. Les égoûts hébergent ainsi deux fois plus de rats que Paris ne compte d'humains. Ces mammifères se nourrissent des déchets et filtrent les boues ce qui permet de réduire le filtrage dans les usines de retraitement. Dans les années 90, des criquets s'installent même dans le métro. La chaleur et les déchets sont propices à leur développement.

La capitale compte ainsi 25 espèces de mammifères, 270 d'oiseaux, 30 de poissons et 500 de coléoptères³⁹. Paris s'avère être un véritable milieu dans lequel de multiples espèces cohabitent harmonieusement avec les humains. Paradoxalement, l'espace construit domestique et professionnel qu'est la ville est aussi largement ouvert sur le dehors et peut se révéler favorable à la création d'éco-systèmes homme-faune-flore. Les plantes domestiquées ou vagabondes y forment des espaces biologiques à part entière dans lesquels, du fait de la proximité homme-nature, une relation d'échange peut être favorisée. Paris, *la ville qui met en avant la ville*, laisse finalement une certaine place à la nature.

Mon balcon me donne, depuis ma fenêtre, un point de vue personnel sur la ville. C'est un des seuls espaces du dehors sur lesquels je suis autorisée à intervenir par le plan local d'urbanisme. Je ne peux pas choisir la couleur de mes volets ni de ma façade mais je peux planter sur mon balcon un rosier rose fuchsia ou des campanules blanches. On le voit de la rue et je vois la rue à travers lui. C'est un micro paysage de transition qui instaure un échange de point de vue entre la ville et moi, entre les passants et les habitants, entre le minéral et le végétal.

Mais au delà de l'aspect visuel, sur mon balcon

39 • *Nouveaux Paris, la ville et ses possibles*, Nicolas Michelin, Picard, Paris, 2005, p. 83

du 5 bis, même si la nature que je cultive est le produit de ma récolte locale dans les marchés et supermarchés du quartier, j'ai pu développer avec elle une relation de co-existence naturelle. Même accidentellement, lorsque j'accroche mon linge dehors ou que je téléphone à la fenêtre, elle se présente à moi et je l'observe : en été, mon balcon est odorant grâce aux buissons de lavande. Des groseilles, des framboises, des radis, des tomates et des petits pois le rendent gourmand. Ci et là des plantes que je ne connais pas encore testent le terrain. Elles sont arrivées de la ville avec le vent et les abeilles. Certaines meurent, d'autres s'épanouissent. Lorsque des pucerons ou de la cochenille attaquent une plante, je frotte individuellement chaque feuille avec une brosse à dent et du savon de Marseille. Pour récupérer de l'eau de pluie, j'ai bricolé un arrosoir-entonnoir avec une carafe et une feuille de PVC. Une amie m'explique comment faire du compost. Sur mon balcon, dans un sceau couvert, je dépose les feuilles mortes, du papier journal et certains de mes déchets alimentaires. Cela prend du temps. J'espère obtenir du terreau frais.

Au-delà de l'attrait pour les couleurs, les formes ou les parfums séduisants des plantes de mon balcon, notre vraie rencontre est née lorsque je me suis rendue compte de la naissance de notre dialogue tacite. Je ne parle pas littéralement à mes plantes comme certains le font, notre échange est plus concret. Comme je l'expliquais en introduction, enfant, je préférais projeter sur le réel des histoires plutôt que de chercher à en construire à son contact. La réalité en ville me semblait trop solidement tissée, imperméable. Le balcon m'a pris au dépourvu, il m'a séduit avec patience. Il évolue en dehors de moi mais, dans le même temps, il est très réactif à mes interventions. C'est en échangeant avec d'autres jardiniers autant que par les

sens, en touchant, en respirant, en observant, par des aller-retours essai-erreur, que j'ai acquis, lentement, des savoirs et des savoir-faire sur cet environnement particulier. Mon balcon m'a laissé le temps de la progression et m'a permis de le comprendre, de savoir ce dont j'avais envie et ce dont il avait besoin. Originellement issu d'un milieu commercial citadin, il évolue finalement dans un temps naturel et peut permettre de nous affranchir des habitudes culturelles urbaines. C'est le lieu possible d'une dé-domestication. En apprivoisant le cycle de vie des plantes, il nous restitue des gestes qui échappent à toute domestication culturelle. Il offre un point de vue différent sur les gestes et les rythmes. Comme le bouquet extrait la plante de son cycle de vie, le jardin extrait l'homme de son cycle de domestication, de son cycle culturel qui ne prend pas soin de la culture. Le jardin en ville serait peut-être le moyen hybride de réinsérer la culture de la nature, celle là même qui nous manquait dans la culture.

Ayant grandi en ville, je ne connais d'abord rien aux plantes. Pour moi, les végétaux grandissent tous seuls sur le bord des chemins de campagne ou sont des produits agricoles et floraux techniques, conçus par des ingénieurs agronomes. Entre les deux, je ne vois pas d'intermédiaires, cela ne me concerne pas. À Paris, les espaces verts que je fréquente sont plus de l'ordre du naturel que de la nature, ce sont des espaces décidés et entretenus par des jardiniers. Il existe pourtant à Paris, au delà des parcs et des squares, une soixantaine de jardins ouvriers, jardins partagés ou communautaires qui produisent des fruits et des légumes et dans lesquels des parisiens, peut-être plus même que sur un balcon, développent une relation de proximité avec des végétaux. Apparus à la fin du XIX^{ème} siècle sous forme de parcelles à cultiver mises à la disposition des habi-

tants par les municipalités, ces jardins sont affectés à la culture potagère et destinés à améliorer les conditions de vie des ouvriers. L'abbé Lemire fonde en 1896 la Ligue du coin de terre et du foyer qui vise à moraliser la classe ouvrière en lui faisant accéder à la propriété. Pour lui, le jardin est un moyen de sensibiliser à la beauté et au-delà, à la morale⁴⁰ :

«Complément et correctif du travail industriel, le jardin ouvrier rend à l'homme sa personnalité, il le repose dans un travail libre, bien fait à la mesure de ses forces et où l'outil, loin de le tyranniser, le sert».

D'après l'abbé Lemire, prendre soin d'un jardin c'est retrouver sa dignité en retrouvant l'autonomie alimentaire, mais c'est aussi gagner un regard esthétique et même une morale. Sa fréquentation développerait une qualité d'attention particulière, une qualité qui élèverait la sensibilité au delà de la culture même du jardin.

Aujourd'hui, on dirait peut-être que la culture d'un jardin amène, plutôt qu'une morale, une conscience écologique. Il me semble en tout cas qu'il y a quelque chose dans la qualité d'attention que le jardin de proximité nous invite à porter qui n'est pas un phénomène culturel mais plutôt de l'ordre de notre propre nature. Si la culture des plantes peut nous donner un regard sur nous-même, une qualité d'attention à notre nature, c'est qu'elle nous pousse à nous entretenir avec le dehors, à communiquer, à prendre soin des interactions, autrement dit, au dialogue concret avec ce qui nous dépasse, mais à une échelle humaine.

Aux Etats-Unis, à Détroit en particulier, la ville, plutôt que de s'étendre sur la campagne, remplace aujourd'hui ses bâtiments par des jardins. La ville

a même diminué de moitié depuis l'époque du boom de l'industrie automobile qui avait fait la richesse de la cité et pourtant elle est en plein développement vert. Comme l'explique Judith Perrignon dans le magazine XXI⁴¹ :

«Ainsi va Détroit depuis quarante ans. L'herbe pousse là où l'industrie se meurt et les écoles ferment, là où l'homme s'est cru si fort, maître du temps et de l'espace, passant les vitesses à bord d'une Ford, d'une Chrysler, d'une General Motors, qu'il en oublia que les empires s'effondrent ⁴²».

A Détroit, les habitants n'étant plus à même de payer leurs traites ont déserté près de la moitié des résidences. Laissées à l'abandon, les bâtisses s'effondrent et sont peu à peu transformées en potagers qui nourrissent désormais les habitants qui sont restés. L'article raconte l'histoire de Mary Lee, dont la mère avait appris à cultiver la terre de sa mère avec laquelle elle avait fui l'esclavage du sud des États-Unis « *elle m'a tout enseigné, comment aérer la terre, la nourrir, faire en sorte que l'eau pénètre bien, planter...* ». Au milieu des grandes tours de bureaux vides, l'herbe pousse partout et la ville industrielle commence à accepter sa reconversion. Un urbaniste, Ken Weikal, a même lancé un grand programme agricole urbain intitulé GrowTown. Il propose de miser sur les pratiques des habitants pour repenser la ville et de diviser les rues en deux : un côté avec des grands potagers et l'autre avec des maisons restaurées à louer, moins risqué que les emprunts d'achat (subprimes) pour les petits ménages. Les fruits et légumes produits à Détroit couvrent déjà plus de 15% de la consommation des habitants dont près de 30% sont au chômage. Grâce à des associations comme le Detroit Black Community Food Security Network, les

habitants des quartiers les plus pauvres, les premiers à avoir cultivé la terre de la ville, enseignent aujourd'hui aux jeunes générations à prendre soin des plantes, favorisant la transmission de la culture locale et le lien social. Ici, les maisons abandonnées au dehors, sont propices à la création de savoir et de dialogue. La ville entière devient un jardin potager, une cité-balcon.

À Tokyo, 2% de la surface de la ville est dédiée à l'agriculture. Dans ces espaces sont cultivés plus de 7% des légumes verts consommés dans la ville. À Londres, 2012 jardins communautaires seront installés avant 2012. À Washington, Michèle Obama retourne une partie du gazon de la maison Blanche pour y installer un potager. Les légumes servis dans la villa présidentielle proviendront désormais en majorité de son jardin. Au Canada, à Montréal en particulier, apparaissent de nombreux jardins communautaires, liés par une charte botanique. À Paris, Edith Longavesne qui cultive aujourd'hui des légumes sur le tronçon de la Petite Ceinture du XIV^{ème} arrondissement, m'explique que ce potager lui permet, à elle aussi, de partager son savoir-faire avec des gens très différents. L'association «*Vert-Tige*» et les «*Jardins du Cœur*» dont elle fait activement partie, ont mis en place, depuis une dizaine d'années, des opérations de «*jardinage clandestin*» sur les anciennes voies⁴³. Les négociations avec Réseau Ferré de France (RFF), propriétaire des terrains, ont récemment abouti à la légalisation de leurs pratiques sur la parcelle située rue de Coulmiers. En banlieue parisienne comme dans la ville intra-muros (à Stain, à Vitry...), le nombre d'associations de jardinage est florissant.

Le balcon, qui est à l'origine un espace domestique permettant la contemplation de la ville, autorise

en fait une dynamique bien plus physique dans laquelle la nature amorce une recolonisation quantitative et qualitative du tissu urbain et au cours de laquelle ses habitants peuvent tisser de nouveaux liens avec la nature, entre eux et autour d'elle. Geneviève, qui considère la ville comme un véritable milieu naturel dans lequel prélever des espèces est possible, dans lequel cultiver, c'est prendre soin de la nature, encourage par sa pratique la dynamique naturelle de recolonisation. En prélevant des branches ci-et-là dans la ville et en les repiquant sur son balcon ou dans son jardin de bord de mer, elle connecte par ses petits larcins les divers îlots de nature de la ville et même du pays. Elle réamorce un cycle. Contrairement à certains citadins qui considèrent la ville comme un simple espace fonctionnel ou à ceux qui y voient avant tout une ressource sociale, Geneviève transforme son balcon en espace de dialogue sensible, physique et quotidien avec la nature urbaine. Son balcon comme celui de bien d'autres, ouvert à la fois sur la ville et sur l'espace domestique, devient même fonctionnel (culture maraîchère, filtration de l'air, dispersion des graines...) et malgré son côté individuel, peut même favoriser la sociabilité (échanges entre jardiniers, transmission familiale, concours de balcons...).

En ville comme à la campagne, chez les Dogons mais aussi en France, la proximité avec la nature peut amener une relation plus horizontale avec le milieu. Comme me l'explique Fanny Vincent qui a grandi dans une zone rurale de l'Aveyron, l'espace de trente kilomètres autour de sa maison était devenu son jardin. Elle s'y sentait en sécurité :

« C'est un périmètre que tu connais, que tu as exploré autour de chez toi, qui se décale de plus en plus, plus tu grandis. Je connaissais les points d'eau, les baies

(...) Les gens qui se baladaient dans le hameau étaient très surpris de nous voir jouer loin de la maison, ça nous surprenait, on était chez nous et nos parents savaient qu'on était ensemble. La nature c'est une histoire d'exploration continue. »

Fréquenter au quotidien un espace vert, qu'il soit sauvage ou cultivé, apporte une connaissance approfondie de la nature, bien différente de celle que l'on peut acquérir à la simple vue d'un parterre fleuri, d'un livre de botanique ou même d'un tableau ou d'une photographie. Cela peut générer une véritable compréhension, c'est à dire, un *faire-avec*, une empathie. C'est de cette empathie plus que de morale dont parle Jean Giono en 1953 dans son livre *L'Homme qui plantait des arbres* où il raconte l'histoire d'un berger de Haute Provence. Celui-ci plante au cours de sa vie des centaines de milliers d'arbres ce qui permet, à terme, de relancer un cycle naturel et de revitaliser toute la région ⁴⁴:

Il avait imperturbablement continué à planter. Les chênes de 1910 avaient alors dix ans et étaient plus hauts que moi et que lui. Le spectacle était impressionnant. (...) Quand on se souvenait que tout était sorti des mains et de l'âme de cet homme - sans moyens techniques - on comprenait que les hommes pourraient être aussi efficaces que Dieu dans d'autres domaines que la destruction. Le vent aussi dispersait certaines graines. En même temps que l'eau réapparut, réapparaissaient les saules, les osiers, les prés, les jardins, les fleurs et une certaine raison de vivre. Mais la transformation s'opérait si lentement qu'elle entraînait dans l'habitude sans provoquer d'étonnement. C'est pourquoi personne ne touchait à l'oeuvre de cet homme. Si on l'avait soupçonné, on l'aurait contrarié. Il était insoupçonnable. Qui aurait pu imaginer, dans les villages et dans

44 • *L'homme qui plantait des arbres*, Jean Giono, 1953 in *Regarder le paysage*, Claude Eveno, dessins d'Aurore Callias, Giboulées - Gallimard Jeunesse, Belgique, 2006, p. 24

les administrations, une telle obstination dans la générosité la plus magnifique ?»

Autrement dit, prendre soin de la nature, au sens de s'inclure à nouveau dans son cycle, c'est aussi prendre soin de soi-même et de son milieu.

Pauline Marty coordonne les flux alimentaires dans la région du Limousin et partage un potager avec un groupe d'amis. Elle me parle de son travail qui consiste en partie à favoriser les Amap, des associations de producteurs locaux auxquelles on peut s'abonner pour recevoir des paniers de légumes de saison. Ce type d'association permet d'adapter les quantités produites à la consommation de la clientèle ce qui garantit une sécurité économique aux agriculteurs mais aussi, du côté des consommateurs, cela permet de manger des produits particulièrement frais et de réduire l'empreinte écologique d'un aliment en consommant ce qui a été cultivé dans la région. Ayant grandi à Paris, Pauline Marty s'est intéressée à travers son travail à la culture maraîchère. Elle m'explique que depuis deux ans, elle se passionne pour les plantes et passe tous ses week-end dans un potager en bordure de la ville. Là-bas elle a découvert avec ses amis jardiniers le plaisir de cultiver elle-même ses fruits et légumes, elle y découvre de vieilles astuces :

«Semer les radis et les carottes ensemble pour que les radis, qui poussent plus vite, fassent de l'ombre aux carottes qui préfèrent l'obscurité ».

Observer ses légumes tout au long de leur croissance, fabriquer son engrais et manger ce que qu'elle a décidé de semer changeant son rapport à l'alimentation et sa façon de consommer. Les contraintes du jardin influencent sa relation à l'environnement naturel mais

aussi à son corps, à sa propre nature. Elle m'explique par ailleurs que, contrairement à ses grands parents, elle cherche dans son potager à utiliser le potentiel même du milieu, qu'elle n'ajoute pas de pesticides et n'a pas recours à des procédés techniques extérieurs; ce qui l'intéresse et qui lui plaît c'est de créer un système de culture quasi autonome et interdépendant. Contrairement aux cultivateurs des jardins ouvriers, Pauline n'a pas la nécessité alimentaire de son potager mais bien la curiosité de l'apprentissage et le défi de ne pas répéter les erreurs du passé dans son approche avec la nature. Ce défi hebdomadaire me rappelle ce qui me fait cultiver mon balcon : chercher au quotidien un système alternatif à ma manière de consommer la nature.

Pour poursuivre et affiner ma recherche, je lis de nouveau Gilles Clément dont les retours d'expériences sont intéressants pour les balcons, les jardin-balcons et même les cité-balcons. Dans son livre *Le Jardin Planétaire*, il explique que modestie et compétences sont requises pour s'inscrire dans le temps du paysage et en infléchir le cours pour une durée indéterminée. Pour lui, le jardin est un lieu en mouvement qui gagne à être envisagé dans une dynamique de va-et-vient entre intelligence de l'homme et de la nature. Au vu des crises agricoles et biologiques, il propose, à son échelle de jardinier-paysagiste, deux façons d'habiter la Terre sans la condamner. La première consiste à observer pour agir

«Cela signifie que la phase opérationnelle, l'intervention, ne répond à rien d'idéologique, de miraculeusement établi pour régir ou sauver la planète, mais au contraire se réfère au cas particulier envisagé comme un écosystème local dont le modèle n'est jamais exportable»⁴⁵.

J'imagine alors que chaque jardin, chaque espace de nature, doit être vu comme un balcon, autrement dit, un écosystème local qui produit du savoir qui lui est propre tout en restant connecté aux autres par les éléments et la faune ; un milieu avec ses règles qu'il s'agit de remettre en question à chaque projet.

Dans un second temps, après la phase d'observation et d'apprentissage qu'il préconise pour faire un jardin, il propose une phase d'intervention très minimaliste ⁴⁶ :

« Faire avec le plus possible, contre le moins possible : disposition d'esprit permettant d'orienter tout le jardinage en vue d'une économie maximum de moyens. Cela suppose d'accepter et parfois même de développer une collaboration avec les énergies en place, principalement celles qu'offre la nature en toute circonstance et en toute région du monde. Cela implique d'engager des dépenses d'énergie contraire avec parcimonie et, si possible, de s'en dispenser. »

Comme le fait déjà Pauline Marty ou même Geneviève, il s'agit de limiter les moyens et de récolter dans le milieu environnant les éléments nécessaires au jardin.

La nature aurait suffisamment d'intelligence propre pour se cultiver par elle-même et l'homme, grâce à sa sensibilité, aurait la possibilité de dialoguer avec elle afin de mieux lui révéler ses propriétés. Le rôle du balconnier, autrement-dit du jardinier de balcon de demain, serait alors maïeutique. Le praticien de la nature de proximité serait celui qui permet à la nature d'accoucher d'elle-même, par elle-même. Possédant une conscience et une liberté d'action, l'homme serait un cultivateur, c'est-à-dire, un être qui prend soin de la nature et donc de lui-même.

46 • *Le jardin planétaire*, Gilles Clément, Albin Michel, Paris, 1999 p. 68



Le temps de demain
CONCLUSION

où il est proposé l'hypothèse d'un dialogue
retrouvé entre le dehors et le dedans

Le temps de demain

Je remonte ma montre.

Elle cliquette.

La molette me râpe les doigts, elle caresse fermement mes phalanges.

Elle tourne.

Du bout des doigts, je tend le ressort de ma montre, il se déroule lentement, entraîne ses nombreux rouages et fait tourner ses deux aiguilles à un rythme régulier. L'énergie musculaire de mon organisme se transforme, à l'intérieur de son boîtier, en énergie mécanique.

En la remontant, j'ai le sentiment de prendre soin du temps qui va s'écouler.

Ma montre a besoin de moi pour fonctionner, et moi, finalement, d'elle.

Avec sagesse, elle régule mon impatience. Que je la remonte un peu ou beaucoup, compulsivement ou calmement, modestement, elle utilise mon énergie et la répartit dans le temps. Contrairement aux batteries chimiques dont les personnalités sont capricieuses, qu'il faut décharger entièrement avant de les alimenter de nouveau, sous peine de leur enseigner de mauvaises habitudes, ma

montre semble éternelle.

Lorsque je fais rouler entre mon pouce et mon index sa vis sans fin, ce n'est pas d'elle que je m'occupe, c'est de moi. Entre ma vie et le temps qui passe, elle est véritablement interface.

Elle ne prend pas le dessus, c'est un objet discipliné qui ne s'anime que s'il est utilisé.

Au dos du cadran est gravé une date, juin 1961, ma montre a plus de cinquante ans.

Certaines montres mécaniques se remontent toutes seules. À l'insu de leur propriétaire, elles utilisent les mouvements du poignet tout au long de la journée pour se remonter. Ces montres sont discrètes et malignes et pourtant je leur préfère ma montre qui me demande de l'attention et du temps. Chaque jour, je m'arrête, je remonte entièrement sa molette et je fais état du temps passé. Ma montre force le rituel, elle me rend service en m'indiquant l'heure mais, plus que cela, elle me fait réfléchir, elle m'accompagne et me répond.

Notre complicité me touche. Il y a une dynamique de vie dans cet objet mécanique. Stable et en mouvement à la fois, sociable et dévouée, sensuelle, ma montre vit et s'éteint avec moi. Elle s'inscrit parfaitement dans le cycle du temps.

Son bracelet de cuir est usé. Un jour, il se rompt et je l'égare.

Je suis assise près de la fenêtre dans le café de Karim, en haut de la rue Doudeauville où j'habite dorénavant. Mon balcon est resté en place avec Mathilde et Baptiste au 5 bis de mon ancienne adresse. Comme les plantes des chemins bretons, celles de mon balcon supportent mal les voyages et s'épanouiront mieux dans leur milieu naturel. Les plantes sont déplaçables mais pas les biotopes.

Baptiste a scotché à la bibliothèque un planning d'arrosage. Des touches fluo témoignent du fait que le balcon a bien été arrosé tous les deux jours depuis trois semaines. Le balcon n'a pas hérité du même sens pour eux qu'il avait pour moi. Baptiste n'y cherche ni une complicité ni simplement une expérience sensorielle, il est responsable du balcon mais le considère comme extérieur. Je me demande si ce planning va rester là longtemps.

En écrivant ce mémoire, je dialogue avec les souvenirs de mes rencontres avec des éléments naturels. Je les met en mots, je les sors dehors. Le mémoire part de l'intuition que l'expérience du sortir dehors apporte un point de vue et des nouvelles questions. Mes expériences extérieures forment en effet une matière qui acquiert un sens que je n'aurais pas imaginé *a priori*. Provenant d'un ressenti diffus, ces souvenirs deviennent des textes interprétables, des ensembles manipulables. Ils se confrontent à eux-même et m'amènent à les préciser ou me posent des questions auxquelles je vais chercher des réponses dans des écrits ou des discussions avec d'autres amateurs de nature.

C'est ce mouvement qui m'interpelle tout au long de mes recherches. Comment *la* nature, l'ensemble de ces éléments contextuels indépendants de notre volonté, mais aussi *notre* nature, la partie la plus spontanée de nous-même, interrogent-elles notre partie la plus cultivée, la plus travaillée, la plus intentionnelle?

En tant qu'apprentie designer, j'aurais pu me pencher sur ce que la science a appris et apprend encore de la nature (géographie, biologie, bio-mimétisme...), mais ce qui m'intéresse davantage à travers ce carnet c'est ce que la nature peut nous apprendre aujourd'hui dans une relation quotidienne. Pour ce faire, j'observe des objets, des lieux et des pratiques qui se déploient entre la nature et les hommes qui la côtoient. Ils me permettent d'étudier la relation de la nature aux hommes plutôt que la nature elle-même ou les objets seuls.

Je fouille dans ma mémoire. Le souvenir de mes interrogations lors de mes séjours au Mali me reviennent. Les Dogons ont fondé spirituellement et physiquement leur société sur des échanges avec leur

milieu. J'observe pourtant aujourd'hui qu'en s'ouvrant à d'autres mentalités, leur proximité rituelle avec la nature a cessé d'être spontanée et qu'elle est devenue traditionnelle ; c'est la culture occidentale qui leur sert désormais de modèle.

Je me demande par ricochet comment précisément se manifeste la relation à la nature dans les sociétés qui influencent aujourd'hui le peuple dogon. Un bref aperçu de l'histoire des jardins me montre combien, de tout temps, ils correspondent à des représentations de la relation de l'homme à la nature, qu'elle soit divinisée, domestiquée ou seulement apprivoisée. Je me rends compte qu'en Europe, avec la Révolution Industrielle et l'exode rural qui en a découlé, le rythme des hommes et des machines s'est écarté de celui de la nature. Les nains de jardin immobiles et muets, qui ornent les espaces verts privatifs depuis cette époque, témoignent bien de la rupture du dialogue entre les hommes et leur milieu : alors qu'ils sont pour leurs propriétaires la figure du bon jardinier, ils incarnent paradoxalement, surtout si on les compare à la Table du Renard Parle, le passage d'une relation réciproque et dynamique avec la nature à une relation projective, esthétique et marchande, dépourvue d'échanges d'intelligence.

L'exemple du bouquet de fleur illustre à un autre niveau ce déplacement. Alors qu'une fleur est un organe naturel qui remplit une fonction définie dans un écosystème, elle devient, dans un vase, un objet esthétique et symbolique dont l'obsolescence est programmée. En ville aussi, la nature a été compartimentée et ce cloisonnement semble nous avoir coupé de la compréhension intuitive de la notion de cycle qui est contingente à celle de la nature grand format.

Sur mon balcon je découvre des plantes qui survivent d'années en années, s'appuient les unes sur

les autres et réagissent au climat autant qu'aux soins que je leur prodigue. Cet espace de transition, greffé sur le bâti, permet la juxtaposition de deux temporalités et de deux espaces, il resynchronise le dedans et le dehors. Il invite discrètement au dialogue. Avec lui, nous sommes déjà dehors alors que nous nous imaginons encore dedans et inversement.

Si le balcon m'attire autant, c'est peut-être qu'il incarne pour moi des objectifs inhérents à la pratique du design. C'est un lieu ouvert, pluri-fonctionnel, esthétique, et propice dans le temps, à l'appropriation et à l'apprentissage. C'est un lieu qui rend possible rencontre et resynchronisation.

Le contact prolongé avec des éléments de nature, que le balcon rend possible, a développé chez moi une qualité d'attention et, par le biais de ce carnet, une réflexion plus générale sur les enjeux de notre positionnement au sein d'un milieu naturel, mais finalement culturel aussi. Le mémoire nourrit et oriente ma pratique de designer puisqu'il me fait considérer maintenant les objets dans une perspective plus large, je cherche leur aptitude à intégrer les gestes qu'ils sollicitent à un cycle plus vaste. Je m'intéresse aux objets qui décloisonnent les attentes et les pratiques des usagers.

La montre à ressort n'est pas un artefact directement relié à la nature, mais elle rend néanmoins appréhensible un phénomène physique. C'est un objet technique et culturel qui mesure le temps et le découpe pour la vie en société, mais pourtant son mécanisme, à l'instar d'une plante, requiert une attention qui instaure un acte rituel. Il faut la relancer tous les jours. C'est un objet-système qui m'a apprivoisée dès le moment où je l'ai attaché à mon poignet. Elle et moi formons un écosystème. Je peux choisir d'habiter le temps qu'elle me propose. Je peux aussi cesser de la remonter. Je peux sortir dehors.



ANNEXES

où des graines d'idées, un terrain fertile et
des nutriments sont mis à disposition du lecteur
pour explorer à son tour sa relation au dehors

Miscellanées du dehors
Inventaires parisiens
Lexique
Bibliographie

MISCELLANÉES DU DEHORS

<http://dedans-dehors.tumblr.com/>

Des champs bleu au bord de la mer

Les sols bretons bleuissent au printemps lorsque le lin fleurit. Cultivé en large quantité, le lin bleu débarasse les sols des excès de nitrates dus, notamment, à l'élevage intensif de porcs.

Le paysage, Claude Eveno, dessins d'Aurore Callias, Giboulées
Gallimard Jeunesse, 2006

Les ponts vivants de Cherrapunji

La forêt primaire de Cherrapunji en Inde est un des lieux les plus humides du monde. Ses habitants, les Khasis, ont imaginé un stratagème étonnant pour passer au dessus des nombreux cours d'eau qui irriguent la région où les ponts traditionnels en planches de bois pourrissent trop rapidement.

Les racines secondaires des *Ficus elastica* qui poussent au bord de l'eau sont détournées vers l'autre rive où elles replongent dans la terre. Guidées par des tronc de noisetier évidées, les racines forment une construction évolutive, solide et surtout, résistante à l'humidité.

Certains de ces ponts vivants ont plus de 500 ans.

Human Planet, N° 8, *Surviving the Urban Jungle*, BBC,
60 min, 2011

http://www.minglebox.com/blog/rv_n/post/another_first_by_indians_living_bridges_of_cherrapunji

410 ans et du ciment

Au square René-Viviani-Montebello à Paris dans les V^{ème} arrondissement, une structure de ciment de plusieurs mètres entoure le plus vieil arbre de Paris, un robinier planté en 1601. Rapporté d'Amérique par Jean Robin, jardinier du roi, l'arbre, qui mesure aujourd'hui 15 m de haut et 3,50 m de circonférence, n'est plus capable de se soutenir de lui-même. Sans sa structure minérale, il se serait effondré et n'aurait pas survécu.

<http://www.paris.fr/accueil/accueil-paris-fr/un-arbre-de-plus-de-4-siecles-ombrage>

Les bio-indicateurs

Sans utiliser de capteurs technologiques, on peut lire la qualité d'un environnement dans la faune et la flore. La petite oseille traduit ainsi l'acidité d'un sol, le lichen sur l'écorce d'un chêne révèle une bonne qualité de l'atmosphère, la présence de tritons marbrés est synonyme d'un bon équilibre biologique de l'eau et le vol d'un gazé est la preuve d'un environnement dépourvu de pesticides.

Où en est l'herbe, Réflexions sur le Jardin Planétaire, Gilles Clément, Louisa Jones, Actes Sud, Arles, 2006, p.73

Les bombes vertes

Des grilles d'arbres fleuries aux pochoirs en mousse, tous lieux ou surfaces nues peuvent être semés par les situationnistes écologistes que sont les Gardening Guerrilleros. Faisant fi des limites de la propriété privée, ils revendiquent par des actions jardinières politiques, le droit à la terre et l'action environnementaliste.

Le terme de «*guerrilla gardenning*» fut inventé par Liz Christy à New York où elle plantait des fleurs au pied des arbres et dans les interstices de son quartier délabré. Aujourd'hui répandu dans le monde entier, le mouvement rassemble en France plus d'une centaine de personnes.

<http://www.guerrillagardening.org/>
<http://www.guerilla-gardening-france.fr/GG/origine.html>

Un revêtement mural auto-réparateur

Des galeries d'art aux Pays Bas, en Allemagne et en Yougoslavie ont eu recours à des lichens colorés pour couvrir leurs murs. Ces végétaux permettant de conserver une surface uniforme sur le long terme, les galeries n'ont pas la nécessité de repeindre entre deux expositions.

Design for the Real World, Victor Papanek, Thames & Hudson, London, 2006, p. 203-20

Une barrière verte

Au Sénégal, depuis 1948, l'administration forestière a planté à la frontière du désert 200 km de plants de filaos auxquels ont été ajoutés une bactérie permettant de synthétiser l'azote de l'air. Les dunes de sable qui progressaient de plus de 8 mètres par an ont été stabilisées par les racines des filaos.

La barrière végétale a permis le développement d'une agriculture vivrière.

Le jardin planétaire, Gilles Clément, Albin Michel, Paris, 1999, p. 116

Des hélicoptères intelligents

En observant le vol en spirale des graines d'érable, les scientifiques du Département de la Nature et des Ressources Naturelles canadien ont conçu des extincteurs d'incendies de forêt autonomes. Une poudre extinctrice est encapsulée dans une fine couche de plastique biodégradable qui imite la forme des graines d'érable. Lorsque ces *graines* sont projetées par un avion dans une zone difficile d'accès, elles sont aspirées dans les flammes où leur mouvement circulaire les amène au cœur du brasier où le plastique se dégrade et libère la poudre anti-feu. La Colombie Britannique utilise cette méthode pour atteindre des foyers inaccessibles, notamment dans des canyons.

Cette méthode biomimétique est aussi utilisée pour la reforestation ou la pisciculture en Alaska, Laponie, Russie et Canada avec des enveloppes solubles contenant des graines ou des œufs de poisson. Ici, c'est le comportement erratique et aléatoire qui est utilisé pour pouvoir, depuis un seul point de lancement, couvrir un large périmètre.

Design for the Real World, Victor Papanek, Thames & Hudson, London, 2006, p.195

.....

Du cuir et des pigeons

Fez, au Maroc, est bien connue pour la qualité de son cuir. Dans les tanneries en plein air, des alvéoles de terre forment, vue du ciel, un tapis multicolore. Des hommes piétinent le cuir pieds nus dans ces bassins où des colorants sont mélangés à des excréments de pigeons. Les acides particuliers que contiennent ces derniers adoucissent et nettoient les peaux qui conservent ainsi leur élasticité et leur épaisseur.

Sur les toits de la ville, des constructions de branchages accueillent les nombreux pigeons dont les rejets sont collectées et revendus à la tannerie. Un revenu complémentaire bienvenu dans ce pays où, d'après les chiffres de la CIA, le taux de chômage atteignait 15% en 2008.

Human Planet, N° 8, Surviving the Urban Jungle, BBC, 2011
http://www.indexmundi.com/fr/maroc/taux_de_chomage.html

Les gazelles Bishnoï

La plupart des Bishnoï, des hindous convertis, vénèrent les antilopes dans lesquelles ils voient la réincarnation de leurs ancêtres. Quand un faon est retrouvé sans sa mère, les familles Bishnoï l'accueillent dans leur foyer où il est nourri au sein par la mère de famille jusqu'à ce qu'il soit assez fort pour retrouver la vie sauvage.

Human Planet, N° 8, Surviving the Urban Jungle, BBC, 60 min, 2011
www.nativeplanet.org/fr/indigenes/cultures/india/bishnoi/bishnoi5.shtml
videos.arte.tv/fr/videos/bishnoi_les_femmes_qui_allaient_les_gazelles_extrait_-3394726.html

Nos industrielles vaches

En moyenne, 16,6 litres de lait, 8 camemberts ou 1,63 litres de crème fraîche sont produits en France chaque jour à partir du lait d'une seule vache laitière. Pour donner autant de lait, une vache est séparée de ses veaux et consomme environ 70 kg de végétaux et 80 litres d'eau par jour.

Miscellanées de France et de Navarre, City Editions, Delphine et Claire Gaston, 2006
<http://www.magalinet.net/vachealiment.htm>

Les Crapauducs alsaciens

Les habitants de Lessy en Alsace avaient pris l'habitude de ramasser dans des sceaux les batraciens qui descendaient des montagnes pour se reproduire dans la mare en aval, afin de les empêcher de se faire écraser lorsqu'ils traversaient la route. En 1990, la mairie a fait construire un crapauduc sous la chaussée pour permettre aux crapauds de tomber d'eux même dans une rigole, et de retrouver la mare en question par le biais de souterrains.

D'autres types d'écoducs existent comme celui de la trans-Canada Highway qui permet de faire traverser des ours au-dessus de l'autoroute ou comme les lombriducs du parc Urbain de Lille, destinés aux invertébrés et micro-mammifères.

Ils ne sont pas toujours coûteux à mettre en place. Les lombriducs, par exemple, sont constitués très simplement en ne damant pas la terre pendant le chantier du chemin. Les crapauducs, quant à eux, plus complexes et coûteux, peuvent parfois permettre de réaliser des économies aux collectivités en évitant le ramassage régulier des grenouilles glissantes, tuées sur la route.

<http://fr.wikipedia.org/wiki/%C3%89coduc>

<http://fr.wikipedia.org/wiki/Crapauduc>

Hors sol

Les plantes épiphytes sont particulièrement adaptées aux jardins verticaux. Capables d'absorber l'humidité dans l'air, elles ne nécessitent pas d'arrosage si l'environnement est adéquat. Alors que dans leur milieu naturel, elles trouvent les minéraux qui leur sont nécessaires dans l'humus qui se forme à la base de leurs branches, lorsqu'elles sont verticalisées, elles trouvent

leurs nutriments dans les particules de l'air et le gaz absorbé dans l'eau de pluie et la rosée. Nécessitant une grande technicité à l'installation, elles sont ensuite quasi-autonomes et, d'une certaine manière, réinventent le contrat du jardinier en proposant un nouveau rythme de soin.

Jardin & Design, Marie-Haude Caraës et Chloé Heyraud,
Cité du Design – Actes Sud, 2010, p. 67

Foule

L'apparition anormalement élevée de cancers, glaucomes, arrêts cardiaques, avortements, apathies et de comportements désengagés est observée dans des groupes d'individus soumis au stress de la vie dans un environnement trop peuplé. C'est qui a été observé chez les lapins du Minnesota, les rats norvégiens, les rennes Sika et chez plusieurs espèces d'oiseaux. Le docteur John Calhoun du département américain de la Santé observe les mêmes phénomènes chez les détenus dans les prisons.

Design for the Real World, Victor Papanek, Thames & Hudson,
London, 2006, P. 214

Des bambous chez les poissons

L'Institut de Recherche pour le Développement a installé sur les Côtes de Guinée des centaines de fagots de bambous pour former un récif artificiel propice au développement d'épibiontes (algues, périphyton, zooplancton) ce qui a permis d'accroître la pêche de 10 à 20 tonnes de poissons par hectare par an. Les chercheurs ont revisité la technique traditionnelle de l'Acadja qui se faisait avec des branchages. Ces derniers étaient

moins résistants que les bambous et leur fabrication avait un effet néfaste sur l'environnement puisqu'ils provenaient du défrichement excessif des forêts.

Le jardin planétaire, Gilles Clément, Albin Michel, Paris, 1999,
p. 110

.....

Un écosystème industriel

À Kalundborg au Danemark, cinq entreprises industrielles rassemblées sur un même site échangent leurs déchets de manière à ce que ces derniers deviennent la matière première des autres. Une raffinerie pétrolière qui utilise de l'eau pour refroidir ses moteurs, envoie l'eau réchauffée à une centrale thermique qui produit l'énergie nécessaire à la raffinerie et à une usine de produits chimiques. En complément, la centrale brûle aussi du charbon dont les fumées soufrières, sont récupérées pour fabriquer, à partir de la gypse locale, des plaques de plâtre. Sur le site, on peut compter plus de 19 échanges vertueux de flux (eau, énergie, déchets).

Le jardin planétaire, Gilles Clément, Albin Michel, Paris, 1999,
p. 112

.....

Une éco-ville

Stockholm a instaurée une collaboration unique entre les entreprises municipales chargées de la production d'énergie, de la purification de l'eau et du traitement des déchets. L'eau par exemple, est systématiquement traitée avant d'être rejetée à la mer. Le nettoyage des boues produit du bio-gaz qui fournit en chaleur plus de 200 000 foyers. Dans cette éco-ville, on peut se baigner en centre ville et, dans les restaurants du port, manger du poisson pêché dans les eaux locales.

Le jardin planétaire, Gilles Clément, Albin Michel, Paris, 1999,
p. 114

INVENTAIRES DU DEHORS PARISIEN

Inventaire du dehors parisien

Expositions ayant trait à la nature en 2011 à Paris :

- *Architecture et biodiversité : patrimoines d'Île de France*, Parc Floral de Paris (6 octobre - 31 mars 2011)
- *Claude le Lorrain, le dessinateur face à la nature*, le Louvre (21 avril- 18 juillet 2011)
- *Didier Courbot*, Ecole d'Architecture de Versailles (2 février - 2 avril 2011)
- *Fête des plantes*, Domaine St Jean Beauregard, Essonne (1 - 3 avril 2011)
- *Jardins Jardins*, Les Tuileries (27 -29 mai 2011)
- *La nature fertile*, Palais de Chaillot, la Cité de l'Architecture (23 mars -24 juillet)
- *Les jardin romantiques*, Musée de la vie romantique (8 mars -17 juillet 2011)
- *Nature et Idéal*, Le Grand Palais (9 mars au 6 juin 2011)
- *Promenons-nous dans les bois, exposition-promenade*, Parc de Bagatelle (29 mai-2 novembre 2011)
- *Rendez-vous aux Jardins*, Paris (3-5 juin 2011)
- *Tous Cannibales*, La Maison Rouge (12 février -15 mai 2011)

Pluviométrie parisienne

Le climat de la région Île-de-France est un climat tempéré. La température moyenne s'élève à 11 °C et les précipitations moyennes à 600 mm. Il tombe à Paris 700 litres par an par m² pour environ 900 litres annuels par m² en France.

<http://www.une-eau-pure.com/recuperation-eau-de-pluie/pluviometrie-paris-75.html>

La faune parisienne

Il y a plus de 1 290 espèces animales à Paris :

- plusieurs centaines d'insectes (papillons, punaises, libellules, fourmis, abeilles, guêpes, bourdons, mouches, moustiques, ...)
- 44 espèces de mollusques (planorbes, escargots, limaces, moules, ...)
- 29 espèces de mammifères (hérissons, fouines, chauve-souris, renards, écureuils, ...)
- 164 espèces d'oiseaux (faucons crécerelles, chardonnerets, chouettes hulottes, ...)
- 2 espèces de reptiles (lézards des murailles, tortues de Floride)
- 9 espèces d'amphibiens (crapauds accoucheurs, tritons palmés)
- 35 espèces de poissons (brochets, truites, anguilles, silures glanes, ...)

Oiseaux nicheurs de Paris, un atlas urbain - Frédéric Malher -
Editions Delachaux et Niestlé - 239 pages

Les rats

Six millions de rats habitent Paris, soit le double de sa population humaine. La descendance d'un couple de rongeur peut s'élever à plus de 5000 individus par an.

<http://tempsreel.nouvelobs.com/actualite/societe/20110112.OBS6093/les-rats-se-plaisent-a-paris.html>

.....

La flore parisienne

On estime actuellement la flore parisienne à plus de 1200 espèces de plantes *sauvages*, au sens où leur croissance et leur multiplication ne sont pas soumises à l'intervention humaine.

http://labiodiversite.free.fr/biodiversite_paris/accueil_paris.php

.....

Les concours de fleurs

- Concours de dahlias
- Concours de roses nouvelles
- Concours international de roses de paysage
- Concours des décorations florales estivales
- ...

http://www.paris.fr/loisirs/paris-au-vert/jardinage-vegetation/les-concours/rub_8335_stand_36333_port_19343

.....

Les espaces verts à Paris

Il y a 480 squares, jardins, mails, parcs et promenades publiques à Paris :

I^{er} arrondissement

- Jardin des Halles
- Jardin du Palais Royal
- Square du Vert-Galant
- Square de la place Dauphine
- Jardin des Tuileries

II^{ème} arrondissement

- Square Jacques Bidault
- Square Louvois

III^{ème} arrondissement

- Jardin Anne Frank
- Square Emile Chautemps
- Jardin des Archives Nationales
- Square du Temple
- Jardin de l'Hôtel Salé - Léonor Fini
- Square Georges Cain
- Jardin du Musée Carnavalet
- Square Léopold Achille
- Square Saint-Gilles Grand Veneur - Pauline Roland

IV^{ème} arrondissement

- Square de la Tour Saint-Jacques
- Square du Port de l'Hôtel de Ville
- Clos des Blancs-Manteaux
- Square Charles-Victor Langlois
- Square Jean XXIII
- Jardinnet de la rue des Ursins
- Square Couperin
- Jardin de la Place Jean-Paul II (ex-jardin du Parvis Notre-Dame)
- Jardin du Bataillon de l'ONU
- Jardin Francs-Bourgeois-Rosiers
- Jardin de la Bibliothèque Historique
- Square de l'Ile de France

- Jardin Albert Schweitzer
- Jardin de l'Hôtel de Sens
- Square Albert Schweitzer
- Jardin Roger Priou Valjean (ex-Figuier Fauconnier)
- Square Marie Trintignant
- Square Louis XIII
- Square Barye
- Square Henri-Galli

V^{ème} arrondissement

- Square René-Viviani - Montebello
- Square André Lefèbvre
- Jardin du musée de Cluny
- Jardin de la rue de Bièvre
- Square Paul Painlevé
- Jardin du Port de la Tournelle
- Square Auguste-Mariette-Pacha
- Square Paul Langevin
- Jardin Tino-Rossi
- Square des Arènes de Lutèce - René Capitan
- Square Marius Constant (ex-de la rue Ortolan)
- Jardin thérapeutique Graine de vie, à l'Institut Curie
- Square Robert Montagne
- Jardin des plantes
- Jardin de la rue Poliveau
- Square Saint-Médard
- Square Théodore-Monod (ex-Scipion)

VI^{ème} arrondissement

- Jardin de la rue Visconti
- Square Honoré Champion
- Square Gabriel Pierne
- Square Laurent Prache
- Square Félix-Desruelles
- Square Francis Poulenc
- Promenade de l'allée du Séminaire
- Jardin du Luxembourg

- Esplanade Gaston Monnerville
- Jardin des grands explorateurs : Marco Polo et Cavelier-de-la-Salle
- Square Ozanam

VII^{ème} arrondissement

- Square des Missions Etrangères
- Square Roger-Stéphane (anciennement Récamier)
- Square Boucicaut
- Square Samuel-Rousseau
- Jardin Catherine-Labouré
- Square d'Ajaccio
- Esplanade des Invalides
- Esplanade Habib-Bourguiba
- Squares Pierre-de-Gaulle et de l'Abbé-Esquerre
- Jardin de l'Abondance
- Jardin de l'Intendant
- Square Santiago du Chili
- Parc du Champ-de-Mars

VIII^{ème} arrondissement

- Square Louis XVI
- Jardins des Champs-Élysées, square Jean-Perrin et jardin de la Nouvelle-France
- Square Marcel Pagnol
- Jardin des abords du Petit-Palais
- Square de Berlin
- Jardin de la Mairie du VIII^{ème}
- Promenade du Cours Albert 1^{er}
- Promenade du Cours de la Reine
- Parc Monceau
- Square Salomon de Rothschild

IX^{ème} arrondissement

- Square Montholon
- Square Alex Biscarre
- Square d'Anvers

- Square Hector Berlioz
- Square d'Estienne d'Orves

X^{ème} arrondissement

- Square Henri Christiné
- Square Saint-Laurent
- Square Alban Satragne
- Jardin Villemin
- Square Aristide Cavaillé-Coll
- Square Raoul Follereau
- Square Eugène Varlin
- Square Frédérick Lemaître
- Square des Recollets
- Square Robert Blache (ex-square Valmy-Terrage)
- Square Juliette Dodu
- Square Amadou Hampaté Bâ (ex-jardin de la Grange-aux-Belles)

XI^{ème} arrondissement

- Square de la Place Padeloup
- Square Jules Ferry
- Promenade Richard Lenoir
- Jardin Pihet-Beslay
- Square Saint-Ambroise
- Square Jules Verne
- Square Maurice Gardette
- Square Denis Poulot
- Square Jean Aicard
- Square Godefroy Cavaignac
- Square Louis Majorelle
- Square de la Roquette
- Square Jean Allemane
- Jardin Pierre Joseph Redouté
- Square Frot-Phalsbourg
- Square du Docteur Antoine Bécère
- Square de la Folie-Régnauld
- Jardin de la Folie-Titon (ex-Cité Prost)

- Square Colbert
- Jardin Emile Gallé
- Square des Jardiniers
- Jardin Damia

XII^{ème} arrondissement

- Jardin de l'Arsenal
- Square Troussseau
- Square Léo Ferré
- Square Gatbois
- Square Frédéric Rossif
- Square Saint-Eloi
- Jardin de la Fondation Napoléon
- Jardin de Reuilly
- Square de la mairie du 12e
- Square de la place de la Nation
- Jardin partagé d'insertion Georges-et-Maï-Politzer
- Parc de Bercy
- Jardin de la gare de Reuilly
- Square Jean Morin
- Jardin du boulevard de Picpus
- Square Courteline
- Jardin Debergue Rendez-vous
- Jardin Ilan Halimi
- Square Charles Péguy
- Square George-Méliès
- Promenade plantée
- Jardin du boulevard Carnot
- Square Van Vollenhoven
- Square Carnot
- Parc Floral
- Arboretum de l'Ecole Du Breuil
- Jardin d'Agronomie Tropicale

XIII^{ème} arrondissement

- Square Marie Curie
- Square Henri Cadiou (ex-jardin Arago)

- Jardin de la place Louis Armstrong
- Square René-Le-Gall
- Jardin d'immeubles du boulevard de l'Hôpital
- Square Gustave Mesureur
- Square de la Place d'Italie
- Jardin Louis-Say (ex-jardin de l'Îlot 4)
- Jardin James-Joyce
- Mail de Bièvre
- Jardin Brassai
- Square Héloïse et Abélard
- Jardin des Deux-Moulins
- Allée Arthur Rimbaud
- Square Henri-Rousselle
- Square de la Place André Masson
- Parc de Choisy
- Square de la Mongolfière (ex-jardin Moulinet-Vandrezanne)
- Jardin de la Place Souham
- Jardin Georges Duhamel
- Jardin Michelet
- Square Florence-Blumenthal (ex-jardin Lahire)
- Jardins Abbé Pierre - Jardins des Grands Moulins
- Square des Chamaillards
- Square Paul Grimault (ex-square de la Fontaine-à-Mulard)
- Jardin Oudine - Dessous-des-Berges
- Jardin Paul-Nizan (ex-Tage-Industrie)
- Jardin Choisy-Caillaux
- Jardin Biopark
- Jardin Baudricourt
- Jardin de la Dalle d'Ivry
- Jardin de la Poterne-des-Peupliers
- Jardin du Moulin-de-la-Pointe (ex-jardin Tage-Kellermann)
- Square Robert-Bajac
- Square Ulysse Trélat (ex-jardin Régnauld)
- Jardin du Monument aux Mères Françaises

- Square Caffiéri
- Jardin Jean-Claude-Nicolas-Forestier (ex-jardin Thomire)
- Jardin Juan-Miro
- Jardin de la rue Gandon
- Square Boutroux
- Parc Kellermann
- Square Hélène-Boucher
- Jardin Rosny Ainé

XIV^{ème} arrondissement

- Square Yves Klein (ex-Campagne Première)
- Square Gaston Baty
- Jardin de l'Observatoire de Paris
- Square Claude-Nicolas-Ledoux
- Square Georges-Lamarque
- Square de l'Abbé-Migne
- Square Jacques Antoine
- Jardin du Moulin des Trois-Cornets
- Jardin des Colonnes
- Square de l'Aspirant-Dunand
- Jardin du Cloître
- Square Ferdinand Brunot
- Square de l'Abbé Lemire
- Square Olivier Noyer-Leonidas
- Square Alberto Giacometti
- Square du Père-Plumier
- Square Alice Milliat
- Square du Chanoine-Viollet
- Square Alésia-Ridder
- Jardin du Moulin de la Vierge
- Square du Cardinal Wyszinski
- Jardin Henri et Achille Duchêne
- Jardin de la ZAC Didot
- Square Frédéric Bazille
- Parc Montsouris
- Jardin Châtillon

- Jardin et aire de jeux de la ZAC Alésia Montsouris
- Square Pauly
- Jardin de la place Raymond Losserand
- Jardin de la place Jules Hénaff
- Square des Jonquilles
- Jardin Liard
- Square Auguste Renoir
- Square Paturle
- Square Jean Moulin
- Square du Serment de Koufra
- Jardin Vercingétorix-Brune
- Square aux Artistes
- Square Julia Bartet

XV^{ème} arrondissement

- Jardin Atlantique
- Square Cambronne
- Jardin Pierre-Adrien Dalpayrat
- Square de l'Oiseau Lunaire (ex-Blomet)
- Jardin Bargue-Platon
- Square Dupleix
- Square Necker
- Square de la place du Commerce
- Square Adolphe Chérix
- Jardin d'Alleray-Procession
- Square Gerber
- Jardin Nicole de Hauteclouque
- Square d'Alleray - La Quintinie
- Jardin d'Alleray
- Square d'Alleray Labrouste-Saint-Amand
- Square Saint Lambert
- Square Castagnary
- Promenade du quai de Grenelle – square des Martyrs Juifs
- Allée des Cygnes
- Square de la place Etienne Pernet
- Square Violet

- Square Bela Bartok
- Square Pablo Casals
- Promenade des quais de Grenelle et André Citroën
- Parc Georges-Brassens
- Jardin de l'Hôpital de Vaugirard
- Square du Clos Feuquières
- Square Duranton
- Jardin d'immeubles du square Brancion
- Square du docteur Calmette
- Square des Périchaux
- Square Paul Gilot
- Square du Cardinal Verdier
- Square Félix Faure
- Jardin des Mères et Grands-Mères de la Place de Mai
(ex-jardin des 3 Marches)
- Square Jean Cocteau
- Jardin du Grand Pavois
- Jardin des Cévennes
- Parc André-Citroën
- Parc Omnisport Suzanne Lenglen
- Square Carlo Sarrabezolles

XVI^{ème} arrondissement

- Square du palais Galliera
- Square Thomas Jefferson
- Jardins du Trocadéro
- Jardins de l'avenue Foch
- Square de Yorktown
- Square Alexandre et René Parodi
- Square Anna de Noailles
- Square Alexandre et René-Parodi
- Square Lamartine
- Square Henri Collet
- Square Jan Doornik
- Square du Général Anselin
- Square du Général-Anselin
- Square Robert Schuman

- Square Claude Debussy
- Jardin de la maison des orphelins apprentis d'Auteuil
- Jardin de la place Rodin
- Jardin du Ranelagh
- Square Alexandre 1er de Yougoslavie
- Square des écrivains morts pour la France
- Parc Sainte-Périne
- Square Henri Bataille
- Jardin d'acclimatation
- Square Tolstoï
- Square Alfred Capus
- Square du Tchad
- Square des Poètes
- Jardin des serres d'Auteuil
- Jardin de l'Eglise Sainte-Jeanne-de-Chantal
- Parc de Bagatelle
- Rond-point de la Porte de Saint-Cloud
- Bois de Boulogne
- Jardins de la Porte de Saint-Cloud et square Coquoin
- Pré-Catelan et jardin Shakespeare
- Jardin de la Porte de Saint-Cloud et square Coquoin

XVII^{ème} arrondissement

- Aire de jeux de la rue Hélène
- Square Ernest Chausson
- Square du passage Moncey
- Jardin de la place du Général-Catroux
- Square des Batignolles
- Square Paul-Paray
- Parc Clichy-Batignolles - Martin Luther King
- Square des Epinettes
- Square Alexis-Clérél de Tocqueville
- Square Villa Sainte Croix
- Square Jean Leclaire
- Jardin de la rue du Colonel Manhès

- Promenade Pereire
- Square Emile Borel
- Jardin Claire Motte
- Square Bayen
- Jardin de l'Ilot C3
- Square Jérôme Bellat
- Square Sainte Odile
- Square de l'Amérique latine
- Promenade Bernard-Lafay
- Jardin Lily Laskine
- Square du Caporal Peugeot
- Jardin de la place de la Porte Maillot
- Square du Cardinal Petit de Julleville
- Square Jacques Audiberti
- Square Lucien Fontanarosa

XVIII^{ème} arrondissement

- Square Louise Michel
- Square Jehan Rictus
- Jardin des Arènes de Montmartre
- Square Léon
- Square Nadar
- Square Saint-Bernard
- Jardin Burq
- Jardins d'Eole
- Jardin Frédéric Dard (ex-de la Cité Norvins)
- Square Marcel Bleustein Blanchet
- Clos Montmartre
- Square Suzanne Buisson
- Square des Deux-Nèthes
- Square Constantin Pecqueur
- Square Louise de Marillac
- Square Léon Serpollet
- Square du Mont Cenis
- Square Raymond Souplex
- Square Carpeaux
- Square Maurice Kriegel-Valrimont

- Square de la Madone
- Square Marc Seguin
- Square de Jessaint
- Jardin Simplon
- Jardin Henri-Sauvage (ex-square Amiraux-Boinod)
- Square Paul Robin
- Square Sainte-Hélène
- Square Raymond Queneau
- Square de l'Evangile
- Square Rachmaninov
- Square Maria Vérone (ex-de la Moskowa)
- Square Marcel Sembat
- Jardin René Binet
- Square Ginette Neveu
- Square Henri Huchard
- Square Charles Hermite
- Square Charles Hermitte

XIX^{ème} arrondissement

- Square Rébeval
- Jardin Rébeval
- Square de la place de la Bataille de Stalingrad
- Parc des Buttes Chaumont
- Jardin de Flandre-Tanger-Maroc
- Square du quai de la Seine
- Square du quai de la Loire
- Square Marcel-Mouloudji (ex-square Loire-Jean-Jaurès)
- Square Petit
- Square du Petit Bois
- Jardin Riquet
- Square de la place de Bitche
- Square Monseigneur Maillet
- Jardin du Regard-de-la-Lanterne
- Square Eugénie-Cotton
- Jardin Compans
- Square Curial

- Parc de la Butte-du-Chapeau-Rouge
- Square Dampierre-Rouvet
- Jardin Notre-Dame-de-Fatima
- Square d'Algérie
- Square Claude-Bernard (ex-Jardin d'Aubervilliers)
- Jardin d'immeubles de la rue de la Marseillaise
- Square du quai de la Gironde
- Mail Emile-Bollaert (ex-mail Claude-Bernard)
- Parc de la Villette
- Square de la Marseillaise
- Jardin Serge Gainsbourg
- Square de la Porte de la Villette

XX^{ème} arrondissement

- Jardin de Pali-Kao
- Jardin Maronites-Pressoir
- Jardin Belleville - Julien Lacroix
- Parc de Belleville
- Jardin des Couronnes
- Square de Notre-Dame-de-la-Croix
- Square des Amandiers
- Square Alexandre-Luquet
- Square Elisa Borey
- Square des Mûriers
- Square Sorbier
- Jardin Pierre-Seghers
- Square du Docteur Grancher
- Jardin du Carré de Baudouin
- Square de Ménilmontant et des Saint-Simoniens
- Jardin Emmi-Pickler (ex-jardin Olivier-Métra)
- Jardin Naturel
- Jardin Pixérécourt
- Square Edouard-Vaillant
- Square Henri-Karcher
- Square Samuel-De-Champlain
- Square du docteur Variot
- Jardin Casque d'Or

- Square de la place de la Réunion
- Jardin de la ZAC Réunion (ex-mail Michel de Bourges)
- Square Belleville - Télégraphe
- Square des Ormeaux
- Square Sarah Bernhardt
- Square Antoine Blondin
- Square de la Salamandre
- Square des Grès
- Jardin de la Justice
- Jardin des Orteaux
- Jardin de la Gare-de-Charonne
- Square Réjane
- Square Louis Lumière
- Square Séverine
- Square Emmanuel Fleury
- Square Paganini
- Square Léon Frapié
- Jardin de la rue Noël-Ballay
- Jardin d'immeubles de la Porte de Vincennes (partie Nord)
- Jardin d'immeuble de la Porte de Vincennes (partie Sud)
- Square Léon Gaumont
- Square de la Paix

<http://equipement.paris.fr/?tid=14>

Les Jardins partagés

Il y a 58 jardins partagés à Paris :

- *Potager des Oiseaux* / 75003
- *1001 feuilles* / *Jardin Anne-Frank*, impasse Berthaud, III^{ème}

- *Jardin du clos des Blancs Manteaux* / 21 rue des Blancs Manteaux, III^{ème}
- *Jardin du passage Hébrard* / 10e passage Hébrard, X^{ème}
- *Le Poireau Agile* / Jardin Villemin, rue des Récollets, X^{ème}
- *Jardin partagé Victor Schoelcher* / Square Satragne, 107 bis de la rue du Faubourg Saint-Denis, X^{ème}
- *Jardin Nomade* / 48, rue Trousseau à l'angle de la rue Delescluze, XI^{ème}
- *Jardin partagé Folie Titon* / Rue Chanzy, XI^{ème}
- *Le centre de la terre* / Square Jules Verne, 19 bis rue de l'Orillon, XI^{ème}
- *Aligresse* / Jardin Léo Ferré, 3 imp. Druinot, XII^{ème}
- *Jardin Bel-Air* / Square Charles Péguy, rue Rottembourg, XII^{ème}
- *Jardin partagé de la rue Politzer* / 26, rue Georges et Maï Politzer 75012
- *Jardins familiaux du boulevard de l'Hôpital* / 122, bd. de l'Hôpital, XIII^{ème}
- *Les Jardins Malins* / Square Boutroux, rue Franc Nohain, XIII^{ème}
- *Le Jardin des Mots et Merveilles* / Jardin Paul Nizan, 9 rue de l'Industrie, XIII^{ème}
- *Jardin partagé Poterne des Peupliers* / 1 rue Gouthière, XIII^{ème}
- *Le Lapin Ouvrier* / place de la Garenne, XIV^{ème}
- *Jardin partagé du square Auguste-Renoir* / rue des Mariniers 75014
- *Jardin partagé du square du Chanoine Viollet* / 40, rue Hippolyte-Mainderon, XIV^{ème}
- *Jardin de l'Aqueduc* / rue de l'Empereur Julien, XIV^{ème}
- *Jardin de Falbala* / Jardin du Moulin de la Vierge, angle rue de l'Ouest, XIV^{ème}
- *Jardin partagé de la rue de Coulmiers* / rue de Coulmiers, XIV^{ème}

- *Jardin Jean Genet* / 156 rue Raymond-Losserand, XIV^{ème}
- *Jardin partagé des Périchaux* / 17, rue des Périchaux, XV^{ème}
- *Jardin partagé Dalpayrat* / Square Pierre-Adrien Dalpayrat, rues Maurice Maignen, du Cotentin, André Gide, XV^{ème}
- *Jardin aux Habitants* / Rue de la Manutention, XVI^{ème}
- *La Framboisine* / 183, avenue de Clichy, XVII^{ème}
- *Jardin de Perlimpinpin* / Parc Martin-Luther-King Clichy-Batignolles, XVII^{ème}
- *Jardins du Ruisseau* / À côté du 110 rue du Ruisseau, XVIII^{ème}
- *Jardin des deux Nèthes* / 24-28, avenue de Clichy, XVIII^{ème}
- *Le Trèfle d'Éole* / *Jardins d'Éole*, rue d'Aubervilliers, XVIII^{ème}
- *Jardin partagé du Bois Dormoy* / 2 bis, cité de La Chapelle, XVIII^{ème} XVIII^{ème}
- *Jardin partagé Ecobox* / impasse de La Chapelle, XVIII^{ème}
- *Serre aux Légumes* / 57, avenue de Flandre, XIX^{ème}
- *Espace Couleurs et Senteurs* / Square Tanger-Maroc, 49 ter avenue de Flandre, XIX^{ème}
- *Charmante Petite Campagne Urbaine (CPCU)* / Rue de la Marne, XIX^{ème}
- *Jardin de Léon* / 18, rue Léon-Giraud, XIX^{ème}
- *Rue du Maroc* / 26, rue du Maroc, XIX^{ème}
- *Un p'tit bol d'air* / 11, quai de l'Oise, XIX^{ème}
- *Jardin de la Butte Bergeyre* / Angle rue Georges Lardennois et rue de Gourmont, XIX^{ème}
- *Les Jardins Passagers* / Parc de la Villette, près de la Grande Halle, Porte de Pantin, XIX^{ème}
- *Jardin 150* / boulevard de la Villette Cour d'immeuble, XIX^{ème}
- *Jardin des Petits Passages* / 33, rue Petit, XIX^{ème}

- *Jardin Fessart* / 40, rue Fessart, XIX^{ème}
- *L'îlot Lilas* / 295, rue de Bellevill, XIX^{ème}
- *Jardin Crimée-Thionville* / 151, rue de Crimée, XIX^{ème}
- *Jardin partagé Henri Ribière* / 3, rue Henri Ribière, XIX^{ème}
- *Eglise Saint Serge* / 93, rue de Crimée, XIX^{ème}
- *Les Haies Partagées* / Jardin Casque d'Or, rue des Haies, XX^{ème}
- *Jardins du Béton Saint-Blaise* / Centre Chenal Saint-Blaise, 14-16 rue du Clos, XX^{ème}
- *56 Saint-Blaise* / 56, rue Saint-Blaise, XX^{ème}
- *Le Jardin sur le Toit* / 93, rue des Haies 75020
- *Papilles et Papillons* / 3-5, rue Gasnier-Guy, XX^{ème}
- *Leroy Sème* / Cité Leroy, XX^{ème}
- *Jardin des Soupîrs* / 18, passage des Soupîrs, XX^{ème}
- *Jardin partagé Python Duvernois* / Rue Henri Duvernois, XX^{ème}
- *Jardin partagé du terrain Luquet* / impasse Piat XX^{ème}
- *Jardin partagé du Clos Garcia* / Au fond à droite du 14 rue Cristino Garcia, XX^{ème}

http://www.paris.fr/loisirs/jardinage-vegetation/jardins-partages/liste-des-jardins-partages/rub_9111_stand_24892_port_22123

Les jardins botaniques

Il y a 4 jardins botaniques à Paris qui couvrent une superficie de 83 hectares :

- *Le parc Floral de Paris*
- *Le parc de Bagatelle*
- *L'Ecole Du Breuil*
- *Le jardin des Serres d'Auteuil*

http://www.paris.fr/loisirs/Portal.lut?page_id=8354

Les piscines parisiennes

Il y a 35 piscines à Paris :

- *Piscine Suzanne Berlioux* (Les Halles) / I^{er}
- *Piscine Saint-Merri* / XIV^{ème}
- *Piscine Pontoise* / V^{ème}
- *Piscine Jean Taris* / V^{ème}
- *Piscine Saint-Germain* / VI^{ème}
- *Piscine Paul Valeyre* / IX^{ème}
- *Piscine Georges Drigny* / IX^{ème}
- *Piscine Parmentier* / X^{ème}
- *Piscine Château-Landon* / X^{ème}
- *Piscine de la Cour des Lions* / XI^{ème}
- *Piscine Georges Rigal* / XI^{ème}
- *Piscine Reuilly* / XII^{ème}
- *Piscine Roger Le Gall* / XII^{ème}
- *Piscine Dunois* / XIII^{ème}
- *Piscine Joséphine Baker* / XIII^{ème}
- *Piscine Château des Rentiers* / XIII^{ème}
- *Piscine de la Butte aux Cailles* / XIII^{ème}
- *Piscine Aspirant Dunand* / XIV^{ème}
- *Piscine Didot* / XIV^{ème}
- *Piscine Armand Massard* / XV^{ème}
- *Piscine Blomet* / XV^{ème}
- *Piscine Emile Anthoine* / XV^{ème}
- *Piscine René et André Mourlon* / XV^{ème}
- *Piscine Keller*, XV^{ème}
- *Piscine de la Plaine* / XV^{ème}
- *Piscine Henry de Montherlant* / XVI^{ème}
- *Piscine d'Auteuil* / XVI^{ème}
- *Piscine Bernard Lafay* / XVII^{ème}
- *Piscine Champerret* / XVII^{ème}
- *Piscine des Amiraux* / XVIII^{ème}
- *Piscine Hébert* / XVIII^{ème}
- *Piscine Bertrand Dauvin* / XVIII^{ème}
- *Piscine Edouard Pailleron* / XIX^{ème}

- *Piscine Mathis / XIX^{ème}*
- *Piscine Georges Hermant / XIX^{ème}*
- *Piscine Rouvet / XIX^{ème}*
- *Piscine Alfred Nakache / XX^{ème}*
- *Piscine Georges Vallerey / XX*

<http://piscine.equipement.paris.fr/>

LEXIQUE

Agriculture de subsistance

Qualifie une agriculture de survie pour ses producteurs, générant peu ou pas de récoltes à vendre. Elle est généralement du type biologique, simplement par manque d'argent pour acheter des intrants industriels.

.....

Art topiaire

Du latin *ars topiaria*, « *art du paysage* » : il consiste à tailler les arbres et arbustes de jardin dans un but décoratif pour former des haies, des massifs ou des sujets de formes très variées, géométriques, personnages, animaux, etc. Cet art, qui est né à l'époque de la Rome antique, s'apparente à la sculpture sur des végétaux vivants et s'aide parfois de formes métalliques destinées à guider la croissance des plantes et les cisailles du jardinier. De nombreuses plantes, de préférence sempervirentes, à petites feuilles et à port compact, se prêtent à cet usage, comme le laurier, le cyprès, voire le lierre, mais les plus utilisées sont assurément l'if et surtout le buis.

.....

Biome

Espace de compatibilité de vie ou ensemble d'écosystèmes caractéristiques d'une aire biogéographique et nommés à partir de la végétation et des espèces animales qui y prédominent et y sont adaptées.

.....

Bionique

La science qui se base sur l'étude des systèmes biologiques (biomécanique en particulier) pour développer (par biomimétisme éventuellement) des systèmes non biologiques susceptibles d'avoir des applications technologiques.

.....

Domestication

La domestication d'une espèce animale ou végétale est l'acquisition et la transformation de caractères et de comportements héréditaires au contact de l'homme, que ce soit suite à une interaction prolongée ou à un effort volontaire de sélection. La domestication et la sélection artificielle ont permis aux hommes d'acquérir des auxiliaires utiles (montures, bêtes de somme, pigeons messagers), de la nourriture (espèces cultivées et élevées) et, plus tard, des animaux de compagnie.

.....

Écoumène

Une notion géographique pour désigner l'ensemble des terres anthropisées, c'est-à-dire habitées ou exploitées par l'Homme (jardin, champs, restanque, oasis...).

.....

Endémisme

Manifestation chronique assujettie à un territoire déterminé.

.....

Érème

Espace non-habité, antonyme d'écoumène (forêt, lande, maquis, désert...).

.....

Monisme

Une notion philosophique métaphysique. C'est la doctrine fondée sur la thèse selon laquelle tout ce qui existe – l'univers, le cosmos, le monde – est essentiellement Un, sans second, et donc, notamment, qu'il est constitué d'une seule substance (réalité fondamentale qui n'a besoin que d'elle-même pour exister).

Le monisme s'oppose à toutes les philosophies dualistes, qui séparent le monde matériel et le monde spirituel (l'au-delà).

.....

Permaculture

Science systémique qui a pour but la conception, la planification et la réalisation de sociétés humaines écologiquement soutenables, socialement équitables et économiquement viables. Elle se base sur une éthique, dont découlent des principes et des techniques permettant une intégration des activités humaines avec les écosystèmes.

.....

Taxinomie

Science de la classification des formes vivantes.

.....

*Le nouveau Petit Robert, nouvelle édition
du Petit Robert de Paul Robert,*

remanié par Josette Rey-Debove et Alain Rey, Le Robert, Juin 2000

BIBLIOGRAPHIE

LIVRES :

100 fiches pour aborder la philosophie,
2ème édition, Cyrille Begorre-Bret, Dominique Bourdin,
Véronique Brière, Julie Brumberg-Chaumont, Christian
Godin, Maël Lemoine, Bréal, Évreux, 2008

Anthropologie structurale,
Claude Lévi Strauss, Plon, 1973

***Design for the Real World, Human Ecology and
Social Change,***
Victor Papanek, Thames & Hudson, Chine, 2006

***Des Nains, des Jardins, Essai sur le Kitsch
pavillonnaire,*** Jean-Yves Jouannais, Hazan, Paris, 1999

***Dialogues de Monsieur le baron de Lahontan et
d'un sauvage dans l'Amérique,***
Louis-Armand de Lom d'Arce de La Hontan,
Desjonqueres, 1999

Emile ou De l'éducation,
Jean Jacques Rousseau, Première édition Jean Néaulme,
La Hayse, 1762
Les livres qui ont changé le monde - Le Monde -
Flammarion, Paris, 2009

Essais sur la nature et la culture,
Vilém Flusser, les éditions Circé, Belval, 2005

***Friches Industrielles, un monde culturel
européen en mutation,***
Fabrice Raffin, Logiques Sociales, l'Harmattan, Paris, 2007

Jardin & Design,

Marie-Haude Caraës et Chloé Heyraud, Cité du Design -
Actes Sud, Barcelone, 2010

***La plus belle histoire des plantes,
Les racines de notre vie,***

Jean-Marie Pelt, Marcel Mazoyer, Théodore Monod et Jacques Girardon, Points - Éditions du Seuil, Paris, 1999

La Parole en archipel,

René Char, 1ère édition Galliamrd, 1962
nrf – Gallimard, 1986

L'art du jardin au Japon,

Marc-Peter Keane, Editions Philippe Picquier, 1999

La Vie à Rome aux Temps Antiques,

Paul Werner, Minerva France-Loisirs, 1978

La ville,

Isabelle Nicolazzi, Agir pour ma planète - Milan Jeunesse,
Toulouse, 2007

Le capitaine Burle et autres contes,

Émile Zola, Première édition, Charpentier, Paris 1882
Libretti - Lgf, Le Livre De Poche, Paris, 2001

Le Dieu d'eau, entretiens avec Otogomméli,

Marcel Griaule, première édition 1948
Librairie Arthème Fayard, 1975

L'invention de la nature,

Nadeije Laneyrie-Dagen, Histoire Tout l'Art – Flammarion,
Paris, 2010

***Le jardin en mouvement : De la Vallée au Champs,
via le parc André-Citroën et le jardin planétaire,***

Gilles Clément, Sens & Tonka, 2010

Le Jardin notre double, Sagesse et Dérailson,

Hervé Brunon, Autrement, Mutations, Mars 1999

Le jardin planétaire,

Gilles Clément, Albin Michel, Paris, 1999

***Le nouveau Petit Robert, nouvelle édition
du Petit Robert de Paul Robert,***

remanié par Josette Rey-Debove et Alain Rey, Le Robert,
Juin 2000

***Le Sauvage et le Régulier, Art des jardins et
paysagisme en France au XX^e siècle,***

Jean-Pierre de Dantec, Le Moniteur, Paris , 2002

Les origines de la culture,

Roland Schaer, Le Collège de la Cité - Éditions le Pommier -
Cité des Sciences et de l'Industrie, Paris, 2008

Nouveaux Paris, la ville et ses possibles,

Nicolas Michelin, Picard, Paris, 2005

***Où en est l'herbe, Réflexions sur
le Jardin Planétaire,***

Gilles Clément, textes présentés par Louisa Jones,
Actes Sud, Arles, 2006

Par-delà nature et culture,

Philippe Descola, nrf - Éditions Gallimard, France, 2005

Peinture de paysage,

Norbet Wolf, Taschen, Cologne, 2008

Plaidoyer pour l'arbre,

Francis Hallé, Première édition Actes Sud, Arles, 2005
Actes Sud, Arles, 2008

Regarder le paysage,

Claude Eveno, dessins d'Aurore Callias, Giboulées -
Gallimard Jeunesse, Belgique, 2006

Supplément au voyage de Bougainville,

Première édition dans *Opuscules philosophiques et
littéraires, la plupart posthumes ou inédites*, 1796
Denis Diderot, La bibliothèque Gallimard, 2002

***Si les lions pouvaient parler,
Essais sur la condition animale,***

sous la direction de Boris Cyrulnik, Quarto – Gallimard,
Manchecourt, 1998

Tristes tropiques,

Claude Lévi-Strauss, première édition Plon 1955,
Plon, Paris, 1999

The Farmer's Daughter,

Jim Harrison, Grove Press, 2009

Une écologie humaniste,

Gilles Clément, Louisa Jones, Aubanel, Genève, 2006

Vendredi ou La Vie sauvage,

Michel Tournier, première édition en album illustré, 1971
Édition Gallimard pour le texte, 1977 Premier dépôt légal
pour la version commentée, 2005

FolioPlus classiques Gallimard, 2010, Barcelone (Éditions
Flammarion)

.....
MAGASINES :
.....

XXI, Vingt et un,

N° 12, automne 2010

Géo, numéro spécial Jardins,
hors série N°22, 2003

Dits et écrits, Michel Foucault, 1984, ***Architecture,***
Mouvement, Continuité, n° 5, octobre 1984

Sauvage, hors série : Le Jardin, modèle de gestion
du monde, N° 71, été 1980

.....
SITES WEB :
.....

Agriculture aux Pays Bas :

<http://www.amsterdam-express.fr/>

Association Vert-Tige :

<http://vert.tige.asso.free.fr/>

Dogons :

<http://fr.wikipedia.org/wiki/Dogons>

Histoire des jardins :

<http://thierry.jouet.free.fr/Sommaire/histoire.htm>

Indice de pauvreté humaine:

http://fr.wikipedia.org/wiki/Classement_IPH_des_pays,_2000

Jardin :

<http://agora.qc.ca/dossiers/Jardin>

Jardins familiaux :

http://fr.wikipedia.org/wiki/Jardins_familiaux

Le jardin Japonais :

http://fr.wikipedia.org/wiki/Jardin_japonais

Jardins partagés :

<http://jardins-partages.org/>

Mali :

<http://fr.wikipedia.org/wiki/Mali>

Miel parisien :

<http://www.tout-paris.org/miel-paris-grand-palais-opera-3000>

Musée d'ethnographie du Trocadéro :

http://fr.wikipedia.org/wiki/Mus%C3%A9e_d%27ethnographie_du_Trocad%C3%A9ro

.....
FILMS:
.....

Cities, Surviving the Urban Jungle,
réalisé par Mark Flowers, BBC, 2010, 60 min

Le Monde selon Monsanto,
Marie-Monique Robin, Arte France, Image et Compagnie,
Production Thalie, Office national de film du Canada, WDR,
2008, 108 min

Solutions locales pour un désordre global,
Coline Serreau, Cinémao, Eniloc, Colibris, Studio 37, Mont-
parnasse Productions, Kino Factory, 2010, 111 min

Stalker,
réalisé par Andreï Tarkovski, Russie, 1979, 163 min

.....
EXPOSITIONS:
.....

Dogon,
exposition au musée du Quai Branly, la Galerie jardin
(du 5 avril au 24 juillet 2011)

Claude le Lorrain, le dessinateur face à la nature,
le Louvre (21 avril- 18 juillet 2011)

Jardins Jardins,
Les Tuileries (27 -29 mai 2011)

La ville fertile,
Palais de Chaillot, la Cité de l'Architecture
(23 mars -24 juillet)

Les jardin romantiques,
Musée de la Vie Romantique (8 mars -17 juillet 2011)

Nature et Idéal,
Le Grand Palais (9 mars au 6 juin 2011)



REMERCIEMENTS:

Un grand merci à Cédric pour ses conseils et sa patience, à Sophie pour son soutien et ses bonnes idées

Merci à Lucille, Nour, Mathilde, Noémie, Céline, Simon et Marc qui m'ont accompagné dans mes voyages

Merci à Noé pour ses relectures précises et sa clairvoyance, merci à Mehdi le grand poinçonneur

Merci à Margot, Edith et Geneviève pour leurs précieux conseils verts

Merci à mes parents pour leur orthographe, leurs encouragements et leur amour

